Les Annales politiques et littéraires : revue populaire paraissant le dimanche / dir. Adolphe Brisson

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

	UN·AN	6 MOIS
FRANCE & COLONIES	14 fr.	7 fr. 50
UNION POSTALE...	20 fr.	10 fr. 50

51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1835. — 25 AOUT 1918

EDITION·DE·LUXE

	UN·AN	6 MOIS
FRANCE & COLONIES :	20 fr.	10 fr. 50
UNION·POSTALE......	25 fr.	13 francs

51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



NOS COLLABORATEURS :

FRANCIS JAMMES

POÈTE DE LA VIE RUSTIQUE

Cliché du R. P. Lannes.

La Femme et le Foyer

Chapeau de ruban gros [illegible] de [illegible] d'un ton plus fon[illegible]

VOILES ET VOILETTES

Le temps est loin où la simple petite voilette tombait nettement au ras du menton; ensuite elle remonta et ne dépassa guère le bout du nez, à la façon d'un « loup », puis devint la voilette à « l'américaine », large, haute, « confortable »; la fameuse « cage à mouches »! Aujourd'hui si la voilette veut rester voilette, c'est-a-dire être de tulle plus ou moins « armure », brodé, etc., elle doit se souvenir qu'elle est un peu sœur de la mantille espagnole, et... grandir aussi !

Son métrage variera suivant le chapeau qu'elle doit recouvrir.

Avec les petits bonichons blancs, en laine grattée, en tissu pelucheux, en velours souple, la grande voilette de chantilly ou simplement de tulle brodé est très chic.

Sur les grands canotiers, sombres ou clairs, la voilette, plus grande naturellement, d'un brun foncé ou d'une teinte blonde, est très seyante.

On la porte souvent dépassant un peu les bords, en « abat-jour », avec de longs pans tombant derrière souvent plus bas que la taille.

La voilette ainsi mise est très élégante et convient surtout pour les réunions d'après-midi.

Pour les excursions, les sorties matinales, ou les promenades au bord de la mer, le voile serré autour du cou par un ruban, ou enroulé en écharpe, est préférable et garantit mieux.

L'Orient ne nous a pas seulement donné le goût des colliers plus ou moins baroques, mais ses coloris vifs, ardents, nous sont chers et se retrouvent dans nos voiles.

Ce qui serait excentrique à la ville convient parfaitement pour la plage, à la campagne, et se trouve généralement en harmonie avec la toilette.

Avec le bleu chaud, le vert laque, le violet intense, la teinte abricot, etc., toutes les beautés, brunes ou blondes, peuvent rehausser leur éclat en choisissant la teinte seyant à leur type.

Ces voiles de mousseline de soie, de tulle, s'enroulent avec grâce autour des toques, encerclent le cou, et leurs pans s'envolent, semblant de grandes ailes de mouettes qui palpitent.

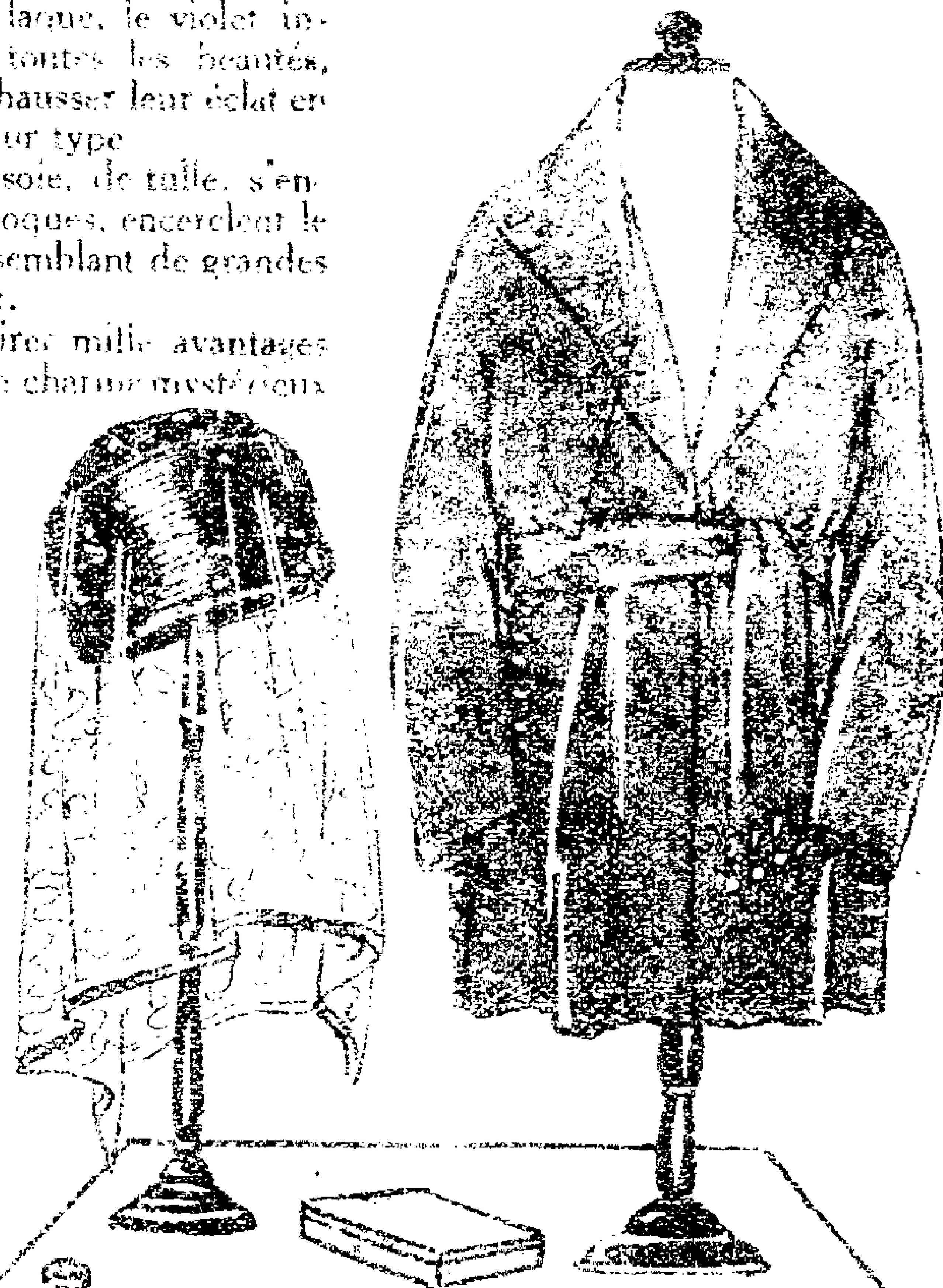
Une femme coquette peut tirer mille avantages de ces voiles qui gardent tout le charme mystérieux de l'Orient !

Cape de gros jersey chiné teinte [illegible], le devant formant gilet [illegible] sur la ceinture de la robe

Avec les chapeaux gris ou beiges, le voile très enveloppant, de même teinte, est d'une jolie note très adoucie : certaines femmes sont habillées en ce moment, très heureusement, des pieds à la tête, de l'une de ces deux teintes : souliers de daim et bas de soie, robe de jersey ou de soie molle, chapeau et voile, gants de suède, en-cas, et même tour-de-cou de fourrure, venant atténuer l'échancrure du décolleté sont de cette tonalité grise ou blonde si distinguée.

Avant que les frimas ne nous condamnent aux lourds tissus, soyons logiques et parons-nous de ces « légèretés » si embellissantes qui conviennent à tous les âges et ne sont pas toujours extrêmement coûteuses ni difficiles à se procurer.

SIMONNE B...



Toque de panne bleu vif entièrement voilée d'un voile de tulle blond bordé d'un ruban bleu — Sweater de gros jersey cerise garni de boutons et de boutonnières en soie gris argent.

PETITS CONSEILS

Les petits tabliers à thé, dont les jeunes filles aiment à se parer pour le goûter, se garnissent actuellement de rubans de couleurs vives ou de galons de coton, bordant le tablier tout autour et se nouant en ceinture.

Infiniment plus pratiques que la dentelle ou le velours, ils permettent le blanchissage du tablier sans rien découdre et le repassage rapide... combien appréciable aujourd'hui!

En linon similisé « citron » brodé d'un jeté de cerises, bordé de ruban « cerise », il est d'une agréable fraîcheur.

En toile de Jouy avec bouquets de roses et bordé d'un ruban vieux bleu ou vert vif, il est non moins joli.

Notes de la Semaine

Le Virgile du Béarn

CET homme rustique, dont nous plaçons le portrait sous vos yeux, ce pêcheur, ce chasseur accompagné de son chien, ce bon cultivateur, averti et ponctuel, est un de nos écrivains les plus originaux. Longtemps il ne fut admiré que des délicats. D'abord la singularité de ses ouvrages rebuta la foule ; il la conquit peu à peu. La haute récompense que lui décerna l'an dernier l'Académie Française, les magnifiques éloges qu'y ajouta le rapport de M. Etienne Lamy, consacrèrent un talent et précisèrent des mérites encore mal appréciés. Chacun sait aujourd'hui que Francis Jammes est un peintre ardent, ému et ravi de la nature. Cet amour savamment ingénu éclate dans le « Calendrier Fleuri » offert tous les mois à nos lecteurs et qui évoque par ses grâces les almanachs de la vieille France...

Le poète ne se forma point d'un seul coup. Il évolua. Il subit des crises de conscience. Il essuya des orages. Ses premiers essais remontent à 1888. Ils se ressentent de la fréquentation des décadents, des symbolistes, des préraphaélites, des esthètes qui peuplaient les hauteurs de Montmartre et les bas-fonds du Pays Latin. Il était l'hôte assidu des cabarets littéraires, y coudoyait les disciples de Stéphane Mallarmé et les dévots de Verlaine. Comme eux il s'éprit de la prosodie nouvelle, mit un naïf orgueil à s'affranchir des règles classiques, à supprimer la rime et la césure, à pratiquer de parti pris l'hiatus. « Certains critiques, déclarait-il, pourraient supposer que je leur fais des concessions. Il n'en est rien. » En effet, son vers était libre, invertébré, parfois obscur, parfois prosaïque, et prodigieusement long.

Vous encore. C'est Orthez où tu es. Bonheur est là.
Pose donc ton chapeau sur la chaise qui est là.
Tu as soif ? Voici de l'eau de puits bleue et du vin.

D'où venait Francis Jammes ? On apprit qu'il était originaire du Béarn, mais que ses ancêtres, durant plusieurs générations, avaient vécu aux Iles. Ils lui léguèrent les caresses, la langueur, la miévrerie de l'âme créole. L'auteur du *Deuil des primevères* n'essaya pas de réagir contre cette influence atavique : il s'y abandonna ; il n'a jamais cessé d'être et il fut au début, avec excès, précieux, maniéré, usant de mots précis pour exprimer des idées simples, les exprimant du moins totalement. Ce sensitif s'observait, se confessait, se montrait à nu. Son extrême sincérité le sauvait de l'afféterie... Ainsi que la plupart des artistes, il connut de bonne heure les déceptions passionnelles, la crainte de n'être pas aimé autant qu'il aimait, le tourment de ne pouvoir lire au fond des cœurs, déchiffer l'énigme du regard et du sourire, l'angoisse où le jetait l'analyse de ses propres sentiments... Il voulut aimer et s'aperçut qu'il n'aimait qu'un souvenir.

Eloigne-toi. J'entends au travers de ton âme
Battre le cœur amer et doux d'une autre femme.

De ces premières souffrances, que ses livres nous révèlent en termes discrets, les lettres le consolèrent. Il créa des héroïnes de rêve, l'exquise et fervente Almaïde d'Etremont, la pure Clara d'Ellebeuse ; ou bien il évoqua dans le passé des mortes illustres ; il traça le portrait pénétrant de Mme de Warrens. Enfin, las d'errer, avide de paix et de solitude, il réintégra sa province et sa maison natale, il se fixa aux environs d'Orthez. Il y mena une existence conforme à ses goûts. La petite ville monotone, la campagne aux larges horizons lui offrirent des spectacles qui le charmèrent.

Dès lors, apparaît un nouveau poète, spectateur attentif des idylles et des drames de la terre, frère des animaux, ami des choses ; à celles-ci et à ceux-là il prête une âme ; il les regarde avec des yeux d'enfant, émerveillés; il leur parle comme François d'Assise aux oiseaux et aux poissons. Il a la candeur de La Fontaine, le rêve contemplatif de Rousseau. Il est exact ; sous sa plume, minutieusement descriptive, tout se colore, s'anime, s'imprègne d'odeurs agrestes. Il effeuille la pâquerette « dont les racines boueuses sentent le champ labouré » ; il écoute le rossignol égrener dans la forêt silencieuse

Ses trois appels, suivis d'un rire en pleurs de [source...

au coin du feu, il s'amuse du manège de la chatte qui « lèche sa petite patte comme un pinceau et se peigne les poils courts du crâne » ; il flâne à travers le village, voit travailler le boulanger blanc de farine et peiner le forgeron ; il gagne les fraîches allées du bois

Et je marchais dans la grande chaleur
Et puis après dans la grande froideur
De vieux chemins où les feuilles s'endorment...

le mystère de la vie et de la mort l'intéresse, le touche infiniment. « J'ai eu la cruauté de cueillir ces fleurs, et elles sont lamentables à présent, aussi blessées que des bêtes le pourraient être, et voici que, lentement, et comme si elles étaient mues par une crainte terrible, les feuilles des capitules se recourbent au-dedans pour recouvrir et protéger les roses des corolles minuscules que je ne puis plus voir. » De même que Francis Jammes s'attendrit sur les fleurs coupées, il s'afflige de la ruine progressive, de la disparition des objets inanimés. « J'ai vu des choses en détresse ; j'en sais qui sont mortes. » Peu à peu, la piété entre en lui ; l'amour de la nature le conduit à Dieu ; sa pensée monte de la créature au créateur. Son recueil intitulé l'*Eglise habillée de feuilles* contient des oraisons suaves, des hymnes de reconnaissance et d'adoration. Il s'agit d'une humble chapelle blottie dans la verdure.

Chapelle, sois bénie à l'ombre de ton bois.

Ce calme asile l'attire. Il vient y méditer au moment de l'angélus, tandis que le crépuscule tombe sur la plaine.

La lune dans la nuit fait songer à la terre.
Le silence, fermant les yeux, entre en prière.

Il rejoint sa maisonnette ; il se sent rasséréné, réconforté ; il songe que l'homme,

pareil au grain de blé, n'arrive à la fécondité que par la douleur :

Si le grain de froment dont parle l'Evangile
Ne meurt pas sur la terre, il demeure stérile ;
Seul, le grain dont le cœur souffre, porte un épi.

Ces effusions, ces inquiétudes suivies d'allégresses, cette ivresse de croire, ces douces mélancolies, cette sérénité succédant à l'amertume, toutes ces émotions ne sont que les mouvements d'une fine et tendre sensibilité. Elles résultent aussi de l'atmosphère, du milieu. Jammes, comme Mistral, a eu la sagesse de ne point se déraciner, de revenir, après de brèves infidélités, au coin de sol natal demeuré cher à son cœur. Citadin, il eût grossi l'armée banale des littérateurs professionnels. Campagnard, nourri de sèves puissantes, il s'est fait une place bien à lui. Son génie savoureux et robuste illustrera la pléiade des « poètes de clochers. »

LE BONHOMME CHRYSALE.

LES ÉVÉNEMENTS

17 Août.

Le Problème russe. — Après avoir été longuement, trop longuement traitée de chimère l'intervention des Alliés en Russie devient une pressante nécessité. Il importe, en effet, d'aller au plus vite appuyer militairement les Tchéco-Slovaques et tous ceux qui, là-bas, combattent l'anarchie bolchevique et l'emprise allemande. En Sibérie un gouvernement s'édifie qui répudie le traité de Brest-Litovsk; sur le Volga le président Rodzianko et les généraux Alexeief et Kornilof ont levé l'étendard de la Russie loyale et fidèle. Tous réclament l'aide rapide des Alliés. Bien mieux, un nouveau front de l'Est s'est ébauché dans l'immensité des steppes, un front encore bien épars puisqu'il va de la Mer Blanche à la Mer du Japon, de la côte mourmane et d'Arkhangel à Vladivostok, déborde de l'Oural sur le Volga et il est urgent d'en assurer la liaison.

Aussi bien les Alliés n'ont que trop attendu pour secourir ces admirables Tchéco-Slovaques dont on connaît l'étonnante odyssée, l'autre « anabase » à travers l'immense Russie d'Asie. On sait que ces nouveaux Dix Mille, prisonniers arrachés par les soldats du tsar aux armées austro-hongroises, tentèrent de gagner Vladivostok et le front occidental. Trotsky essaya bien à l'instigation allemande, de les arrêter; mais si beaucoup refluèrent vers Arkhangel et la côte mourmane, la majorité, soixante-dix mille environ, grossis de contingents sibériens et cosaques, s'établirent de chaque côté de l'Oural; et, tandis que les uns, chassant devant eux les gardes-rouges, gagnaient le Volga et occupaient Samara et Simbirsk, menaçaient Kazan et la route de Moscou, les autres s'emparaient du Transsibérien jusqu'à Irkoutsk, puis jusqu'à Vladivostok.

Après de longs pourparlers avec les Etats-Unis le Japon a accepté d'intervenir et déjà une de ses meilleures divisions descendait de Vladivostok, en liaison avec des forces anglo-américaines. L'Empire du Soleil Levant est particulièrement intéressé à la défense du Transsibérien, cette poterne de l'Asie, et il ne ménagera rien pour cela. Les Alliés et lui n'ont d'autre désir que d'empêcher l'Allemagne de profiter de l'anarchie où le gouvernement des Soviets a plongé la Russie. Ils ne veulent s'immiscer en rien dans les affaires intérieures du pays et repoussent tout ce qui pourrait porter atteinte à son intégrité territoriale.

Leurs déclarations n'étaient pas de trop avec un Lénine, un Trostky, un Tchitcherine dont le dernier jeu, le jeu infâme est de brouiller les masses ouvrières et paysannes avec les Alliés qu'ils représentent comme les adversaires de leur révolution. Ces abominables bergers aident l'Allemagne dans sa politique de rapines, dans ses projets aujourd'hui bien clairs de recruter en Finlande, en Ukraine et même en Pologne les troupes qui commencent à lui manquer sur le front occidental.

L'Allemagne ne cherche à installer un souverain allemand en Finlande que pour lancer les bataillons finnois contre nos contingents de la côte mourmane. Trouver des soldats, la nouvelle rencontre des deux empereurs au G. Q. G. n'avait pas d'autre but. On n'annexerait la Pologne à l'Autriche avec l'archiduc Charles-Etienne, comme roi, qu'autant que l'une et l'autre combleraient les vides des armées du kaiser.

La Bataille du Santerre. — La poche du Santerre se vide comme s'était déjà vidée celle du Tardenois. Ainsi qu'elles avaient repris Château-Thierry et Soissons les troupes alliées ont repris Montdidier ou ce qui en restait. La bataille qui nous a rendu ce coin du Santerre — et allait nous rendre Chaulnes, Lassigny et Noyon — ressemble trait pour trait à celle du mois de juillet. C'est le même coup de flanc, la même pression énergique, la même régularité. Travail d'horloge (like clock work) ont dit les Anglais; et, en effet ses différentes phases se déclenchent avec la précision d'un pendule. Tandis que, face à la Somme, les Britanniques emportent, de concert avec les Américains, Merlancourt, Chipilly, et menaçaient Chaulnes, nos troupes en étroit contact avec eux, passent l'Avre et enserrent si étroitement Montdidier que les Allemands ne la défendent que pour permettre à leur artillerie de s'échapper par le couloir de Guerbigny. Puis, c'est la marche concentrique de Rawlinson et du général Debeney en direction de Roye, la capture significative d'Armancourt; puis enfin, au sud, l'autre superbe avance de l'armée Humbert, la prise de Ressons-sur-Matz et de Ribécourt, la conquête de ce rude plateau de Thiescourt qui du « Monolithe » et de la ferme d'Attiche est à la fois la clé de Lassigny et de Noyon.

Certes Ludendorff a pu amener des divisions fraîches et les jeter dans les tranchées de l'ancienne ligne Wotan-Hindenburg, mais tout ce qu'il peut faire, c'est d'éviter à von Hutier une retraite désastreuse.

Du 8 au 13 août les troupes alliées n'avaient pas capturé moins de six cents canons dont beaucoup de gros calibre, et fait quarante mille prisonniers, parmi lesquels six cents officiers et tout un état-major de division. Si l'on ajoute à ce gain, celui de la bataille du Tardenois, on arrive (18 juillet-13 août) à ce chiffre combien éloquent de soixante-huit mille prisonniers et de mille trois cents canons capturés; et l'ennemi peut se dire que ses replis stratégiques lui coûtent cher.

Aussi bien Ludendorff proclame-t-il la nécessité de se montrer économe du « matériel humain ». Il recommande à ses généraux de renoncer à leur ancien mode d'attaques en formations trop denses. D'août 1914 à fin juillet, les Allemands ont perdu six millions d'hommes dont 1.500.000 tués, et ces chiffres les effraient, les effraient un peu tard...

LÉON PLÉE.

Les Économies et l'Alimentation en temps de guerre (1)

A PROPOS DE LA SOUDURE

Nous y sommes arrivés sans trop de peine et avec des restrictions réduites à un minimum bien souvent dépassé dans notre histoire, bien inférieur à celui auquel ont été soumis nos alliés et nos ennemis.

Car ce n'est pas la première fois que la disette de céréales ou de pain se produit chez nous. Après toutes les grandes guerres, particulièrement après le traité des Pyrénées, le pain manque et l'état de misère des populations est extrême (2) ; nous manquons de céréales aussi durant la Révolution (3). Dès le 25 brumaire on prescrit une mouture uniforme de grain, trois quarts de froment et un quart de seigle ou d'orge « mais souvent à la fois manquaient orge, seigle et froment » ; on songe aux cartes de pain et les pâtisseries sont suspectes.

Plus près de nous, pendant le siège de Paris, en 1870, les difficultés pour se procurer le pain nécessaire au ravitaillement de la capitale sont énormes et c'est seulement au dévouement inlassable, à l'admirable et intelligent effort d'un grand homme de bien, Emile Cheysson, qu'on doit de les surmonter (4). Au moment de l'investissement de la ville, le 16 septembre 1870, Paris comptait 2 millions 5.789 habitants ; en évaluant à 500 grammes la ration de pain par personne, il fallait un million de kilogrammes de pain par jour : le travail de 500 à 600 meules. Or, Paris n'avait à ce moment en magasin que 447.000 quintaux de farine et 600.000 quintaux de grain. En décembre, la farine était épuisée, il restait le blé ; mais on n'avait ni meules, ni combustible, ni moyen de transport. On fit des installations de fortune, on brûla l'asphalte des trottoirs, on passa par toutes les angoisses, par tous les taux de blutage, par tous les mélanges (5), mais on ravitailla Paris, tant bien que mal, jusqu'à la fin du siège, le 26 février 1871 !

Le 18 janvier, la population était rationnée à 300 grammes par jour, pour les adultes et à 150 grammes pour les enfants au-dessous de 5 ans. Héroïque, elle qui n'avait cru qu'à un siège de six semaines, supporta les restrictions pendant cinq longs mois sous le bombardement des ennemis, ceux-là mêmes que nous combattons aujourd'hui !

L'Angleterre comme nous, menacée de manquer de céréales n'a pas attendu jusqu'à cette année pour restreindre la consommation du pain ; dès la fin de 1916 lord Devenport faisait le recensement, d'une part, des ressources en céréales, d'autre part des besoins

(1) Voir *Les Annales* des 19 mai, 2, 16, 30 juin, 14, 23 juillet et 11 août.

(2) *Misères et souffrances autrefois et aujourd'hui.* Eug. Griselle (La Revue de février et de mars 1918).

(3) *La Cherté de la vie et les Restrictions de la consommation sous la Révolution.* M. Marion (Revue Politique et Parlementaire, juin 1917).

(4) *Le pain du siège de Paris.* E. Cheysson (E. Rousseau, éditeur).

(5) A partir du 5 janvier tout blutage est supprimé, et voici l'échelle des successives compositions :

	Blé	Seigle	Orge	Riz	Avoine	Fécule
Le 25 décembre.	78 %	12 %	10 %	»	»	»
Le 5 janvier.	48 —	12 —	10 —	20 %	10 %	»
Le 10 janvier.	30 —	et	15 —	25 —	20 —	10 %
Plus tard.	30 —	et	10 —	25 —	25 —	10 —

Enfin, blé 25 % ; seigle, orge, pois, malt : 5 % ; riz, 20 % ; avoine, 30 % ; fécule et amidon, 10 % ; son, 10 %.

de la population. Le 2 février 1917, il lançait un loyal appel au pays et demandait à tous les citoyens de s'engager *sur l'honneur* à ne pas consommer plus de quatre livres de pain (la livre anglaise est de 453 grammes) ou 3 livres de farine par personne et par semaine. Le *Comité des économies de guerre* (*National war Savings Commitee*) par une campagne *continue* et intense soutint l'appel du ministre ; partout on pouvait lire : *Eat less bread*, partout on lisait, on vous disait : *Si vous voulez la victoire complète, mangez moins de pain.* C'était l'obsession constante, le leitmotiv de toutes les exhortations. Les femmes, les ministres des cultes, les boulangers eux-mêmes s'intéressèrent à la campagne et la consommation tomba (malgré la pénurie de pommes de terre) de 20 0/0 ! D'un autre côté, l'agriculture s'est intensifiée, si bien que MM. Prothero et Lloyd George assurent que désormais les Iles Britanniques peuvent se suffire à elles-mêmes.

Les ETATS-UNIS dans un élan admirable, au lendemain du jour où ils ont déclaré la guerre, se sont soumis à des restrictions dans le but unique de venir en aide aux Alliés, de les ravitailler. Le 29 septembre 1917, M. Hoover, contrôleur de l'alimentation aux Etats-Unis déclarait : « Notre devoir est de nourrir les Alliés, car ce sont eux qui constituent notre première ligne de défense ; c'est pourquoi nous devons réduire notre consommation en consentant à tous les sacrifices nécessaires. » Le 1er novembre 1917, il établit *un jour sans pain de blé*, le 26 janvier 1918, *deux jours sans pain de blé*, le lundi et le mercredi. On décida en outre d'incorporer à la pâte 20 0/0 de céréales autres que le blé et on appela le pain ainsi obtenu *le pain de la victoire ;* on attribua à chaque citoyen un tiers de livre de pain par jour (1). Il fut même question depuis février 1918, d'établir des *semaines sans blé*. En attendant, la consommation de la farine est réglementée elle aussi ; *un repas sans farine* doit être observé *par jour*. Les fabricants de pâtes alimentaires et les pâtissiers n'ont pas le droit d'employer plus de 70 0/0 de la farine qu'ils employaient aux mois correspondants en 1917.

Le blutage est porté à 74 0/0.

Et qu'on n'aille pas s'imaginer qu'il s'agisse de mesures plus ou moins platoniques : de sévères sanctions sont appliquées à ceux qui les transgressent. C'est ainsi que le 2 février 1918 le patron d'un hôtel de Philadelphie était condamné à 200 dollars d'amende pour avoir servi une ration de pain trop forte à un client.

Aussi l'Amérique a-t-elle pu — grâce à ces économies — expédier aux Alliés environ 341 millions de boisseaux de céréales.

Quant à l'Italie, éprouvée pour les mêmes raisons, elle a porté le taux du blutage à 85 0/0 et même dans le *pain naturel de Bergance* emploie le grain entier (2).

La carte de pain donne droit à 250 grammes de pain par jour quel que soit l'âge ou le métier, mais ce qui est le plus sensible aux Italiens, c'est d'être privés de pâtes, un jour sur deux.

Dans les pays ennemis, dès le début des hostilités, on s'est préoccupé de réduire dans la mesure du possible la consommation du blé.

Tout d'abord, l'ALLEMAGNE bluta la farine à 90 0/0, puis elle inventa le pain K (*Kriegsbrot*) composé de 70 0/0 de farine de froment blutée à 90 0/0 et de 30 0/0 de seigle à 95 0/0, bientôt mêlée de 5 à 15 0/0 de farine de pommes de terre. Enfin ce fut le tour du pain KK (*Kartoffelkriegsbrot*) dans lequel entrent jusqu'à 35 0/0 de pommes de terre. Pain lourd, indigeste et que peu d'estomacs supportent, malgré les encouragements des hygiénistes allemands.

Voici d'ailleurs qu'elles étaient les rations de 1916-1917 :

	Orge	Pain	Pommes de terre	Riz	Choux raves
	—	—	—	—	—
Soldats	90 gr	500 gr.	300 gr.	125 gr.	»
Forts travailleurs. . . .	18 —	357 —	429 —	»	357 gr.
Bourgeois. . .	9 —	286 —	179 —	»	357 —
Ration en réalité réduite à.	2 —	214 —	90 —	»	500 — + 50 — de gâteaux

A Hambourg, à Berlin et dans toute l'Allemagne depuis le 16 juin dernier la ration de pain ne dépasse pas 160 grammes par jour et par personne.

En AUTRICHE, la ration de pain doit en principe être de 280 grammes par jour, en réalité *il fait partout défaut :* « A Prague, dit le journal *Bohemia*, depuis le 8 avril 1918, des milliers de familles sont sans pain. Des scènes de violence ont eu lieu devant l'Hôtel de Ville (1). Les magistrats municipaux ont fait connaître que pour donner, — ne serait-ce qu'un kilogramme de pain par tête et par semaine — il leur en manquerait 200.000 kilogrammes et que les premières céréales de l'Ukraine ne pourraient venir avant le mois de juin. La ration mensuelle de pain en Allemagne à partir du 16 juin 1918 a été réduite à 4.800 grammes par mois et par individu. La ration de pain quotidienne du soldat de 750 grammes serait abaissée à 350 grammes. Diminution due à l'impossibilité où se trouvent les autorités d'obtenir de la Roumanie et de l'Ukraine les quantités de blé escomptées. »

C'est, en effet, dans l'*Ukraine*, riche en blé, que les empires centraux plaçaient toutes leurs espérances. Or, l'Ukraine a été éprouvée comme les autres régions. Si sa récolte a été passable en 1917, elle n'en est pas moins restée au-dessous de la moyenne habituelle et le quart de cette récolte, déjà diminuée, s'est perdu sur pied faute de main-d'œuvre pour la recueillir. Le pain noir coûte 1 rouble (4 fr.) la livre ; le pain blanc 2 roubles ; les Allemands ont dû reconnaître eux-mêmes qu'ils n'en pouvaient pas tirer grand chose. D'autant plus que l'écartement des voies de chemins de fer n'étant pas le même cette difficulté vient s'ajouter aux autres.



De tout ce qui précède, il est logique de déduire que la France, grâce à l'Amérique, toujours généreuse, toujours dévouée et fidèle (2), a été privilégiée. Il ne s'ensuit pas que, la soudure atteinte, elle doive gaspiller son pain et distribuer son froment aux animaux domestiques. Le péril auquel nous avons échappé nous rendra plus prévoyants ; ce n'est pas à partir de mars que nous serons économes, c'est dès aujourd'hui ; n'oublions pas que toute importation de blé correspond à une dépense et exige des navires pour son transport ; or, nous connaissons une meilleure utilisation et de nos deniers et de notre outillage maritime.

(A suivre.) AUGUSTA MOLL-WEISS.

(1) On donne deux tranches de pain, de 28 grammes chacune, par repas.

(2) Pour fabriquer ce pain, le grain soigneusement nettoyé est mis dans un bain d'eau à une température déterminée ; on l'y laisse macérer de 48 à 50 heures, selon la dureté du grain employé. Puis le grain passe à travers une machine triturante qui le transforme en une pâte dont on forme les pains que l'on fait cuire au four. On obtient ainsi à la fois une économie de blé et une économie de main-d'œuvre.

(1) La mortalité infantile s'est élevée à 14,5 0 %.

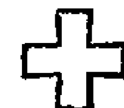
(2) Voir les *Annales* du 14 juillet 1918.



LES MAISONS CLAIRES

pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par arrêté ministériel du 20 août 1917



Les vingt dames de San Francisco

D'abord disons vite que nous avons fait partir cette semaine, quinze enfants, chez des marraines Claires qui les réclamaient. Chez M. Lemarcès, à Lillebonne, chez Mme Tillette, à Paramé, chez Mme Vezin, à Savenay, chez Mme Philipp, à Belleville-sur-Saône, chez Mme Feslouan, à Malestroit, chez M. Evano, à Concarneau, etc. etc., et ce sont autant de petits heureux puisqu'ils sont admis à partager complètement la vie de famille.

Cela nous est une joie de diminuer ainsi l'affreuse liste qui poursuit comme un remords et dont on voit chaque jour les noms envahir des pages et des pages. Ce sont tous les enfants qui voudraient aussi leur part de soleil, mais Colonies et Maisons Claires sont bourrées jusqu'à la garde... En pressant, en ajoutant des lits, nous avons pu en renvoyer quatre à Saint-Rémy-de-Provence, six à Sourdeval et quatre à la Trinité... Cela fait encore quatorze, aux champs !... Comme tous nos enfants doivent rester jusqu'à fin septembre, il nous faut bien créer de nouvelles Maisons Claires, pour faire partir les petits déshérités qui attendent leur tour...

... Et comme toujours le miracle vient !... Mme Mercey, de San-Francisco m'annonce que vingt Dames se sont réunies en un comité là-bas, pour fonder la *Maison Claire de Californie*, une maison toute de soleil et de bonheur pour les petits enfants de France ! voilà une nouvelle faite pour donner du courage et ranimer la confiance.

Et d'ailleurs cette fois-ci que de dons émouvants.

Ce sont les sociétaires de l'ouvroir, « La Fourmi de Santiago du Chili, » qui « ne travailleront jamais assez pour remercier les Poilus de France », c'est du moins ce qu'écrit la Présidente Mme Bonnefoy, et la secrétaire Mlle Cécile Janin.

C'est Mlle Michon, la Présidente du Comité de Jeunes Filles de Buenos-Ayres, qui ajoute encore au don royal fait dernièrement, celui qui nous parvient cette semaine... C'est cette amie Norvégienne qui nous révèle la mort d'un héros atteint dans son amour pour la France, désespéré de n'avoir pu la servir et qui nous offre en mémoire de lui, une offrande de vénération.

« C'est encore ce don touchant accompagné d'une lettre qui arracherait des larmes « en mémoire de mon père ». C'est le don du lieutenant Baillet qui écrit : « C'est pour toute cette jeunesse que nous nous battons, c'est pourquoi il faut la mettre à l'abri et la rendre saine et forte. »

Que de gestes tendres et bons, c'est avec piété que nous parcourons ces listes qui di-

sent toutes les beautés, tous les sacrifices, toutes les espérances de notre cher pays.

Et l'enfance vient au secours de l'enfance...

M. Pujol, un conférencier plein de feu qui entraîne son auditoire, a eu la pensée d'organiser une grande fête patriotique à Arcachon. Il pria — ce fut le clou — le général Malleterre de donner une conférence. Et je laisse à penser l'accueil enthousiaste qui fut fait à ce grand soldat, blessé de guerre qui met toute son ardeur patriotique à défendre la cause de France !... Dans la journée M. Pujol avec l'éminent concours de M. Paul Bilhaud avait donné une fête aux enfants d'Arcachon, et mis au concours « La Maison Claire de cousine Yvonne » construite avec les matériaux naturels : sable, cailloux, coquillages... Mme Raymond Poincaré avec son habituelle bonté voulut bien donner un prix auquel d'autres vinrent se joindre... Bref, au moment de mettre sous presse, voici les deux dépêches que je reçois de M. Pujol datées d'Arcachon :

1° « Concours Maisons Claires eurent cent concurrents, chalet Cousine Yvonne construit par un réfugié, obtint grand succès et récompense. »

2° « Soirée splendide hier, avec général Malleterre et nos enfants. Quête faite par la générale Malleterre rapporta 462 francs attribués à Maison Claire Arcachon. Sommes heureux... »

Heureux !... Pas tant que nous car quelle meilleure récompense que cette protection d'un général qui est une de nos gloires françaises et qui, profitant de l'émotion causée par sa conférence permit que nos petites Claires, par les mains charmantes de la générale Malleterre, recueillissent encore un don généreux.

Une œuvre comme la nôtre donne il est vrai de grands soucis, mais combien plus grandes sont les joies !

La Présidente des Maisons Claires,
YVONNE SARCEY.

SOUSCRIPTION
Pour les « Maisons claires »
2e Année.

Total au 3 août	41.021 fr. 75
Montant de la 6me liste de la 2e année	8.163 fr. 60
Subventions.	1.801 fr. 80
Total au 10 août	50.987 fr. 15

(Voir page IV des annonces la liste des souscripteurs)
Il avait été encaissé en la 1re année terminée le 30 juin 591.044 fr. 95

L'Adoption des Prisonniers

Le Retour des Filleuls

Ils ne rentrent pas tous, hélas !... mais il y a de la joie cependant pour quelques-uns... Et c'est là où nos marraines se révèlent dans toute leur immense bonté...

Peut-on imaginer lettre plus belle que celle-ci écrite par Mme Dupret, une de nos huit mille marraines :

« Je suis heureuse de vous annoncer que le soldat prisonnier Florimond Hamelle que vous m'avez confié est arrivé chez moi, ce jour, pour y passer sa permission de trente jours... Prisonnier de Maubeuge depuis le 7 septembre 1914, le malheureux rentre après quarante-sept mois de captivité... Déprimé, affaibli, moralement et physiquement il trouvera ici soins et réconfort et il restera en terre de France, mon filleul de guerre!... Il en a bien besoin, étant de Lille, il n'a par ici aucune famille, et est sans nouvelles de sa femme et de ses trois petits enfants.

» Nous frémissons de haine, de répulsion au récit des souffrances imposées par des bourreaux sans nom, lâches, féroces et qui ne méritent plus de compter parmi les humains. Un de ceux que votre œuvre aura sauvés, Madame, est maintenant au repos, rendu à la vie et je sais que cette nouvelle vous sera douce... »

Oui, la nouvelle est douce, et ce qui nous paraît meilleur, c'est de constater avec quelle noblesse, ces marraines accomplissent leur tâche... et avec quelle confiance les filleuls s'adressent à elles... Ils n'ont pas un instant la pensée que leur venue peut paraître indiscrète, et, en effet, elle ne l'est jamais : ils savent qu'ils ont là un foyer, et ils y courent !

Et que pensez-vous de cette charmante lettre, écrite par une Américaine, May Kinnen, et que nous avons le plaisir de transmettre au filleul :

« Cher ami, espérons que cette captivité douloureuse sera terminée bientôt. Et ne perdez jamais courage, n'est-ce pas, mon tout cher filleul. Et sachez que l'on pense à vous tout le temps, et que vous pouvez compter sur moi en amie et marraine fidèle qui fait « tout son mieux... » Une fois que vous regagnerez votre liberté, vous trouverez chez l'*Adoption*, une lettre pour vous, qu'ils gardent soigneusement. Demandez-là tout de suite une fois là-bas! »

Cela est consolant de penser que nos pauvres prisonniers trouvent de telles marraines pour passer leur temps d'épreuves. Jamais nous ne leur témoignerons assez de gratitude pour avoir si bien compris la pensée de notre œuvre.

Le deuil des femmes pendant la guerre

Nous avons reçu un monceau de réponses à l'émouvante lettre de Mme Mégret.

L'insigne réglementaire est réclamé vivement par toutes celles qui ont eu l'honneur et la douleur de perdre des maris, des fils ou des frères au front.

« Voici ce que je soumets, dit Mme Redcroff : un large brassard en crêpe comme celui qu'on porte en Angleterre, auquel nous coudrions au milieu un chevron aux couleurs nationales. Ce serait le signe glorieux du sacrifice. »

Une autre souhaiterait « qu'il y eût autant de chevrons que de trépas sur le champ de bataille dans une même famille, et que l'on portât le deuil très simplement, en noir, sans crêpe, ni voiles, et seulement avec l'emblème d'honneur au bras qui dirait à la fois le deuil du cœur et la fierté de ce lourd chagrin. Mais toutes demandent que l'Insigne soit en quelque sorte d'ordonnance et autorisé par le ministère de la Guerre. »

Je renvoie la question aux compétences. Que toutes les femmes portant un deuil de soldat mort pendant la guerre m'envoient une carte postale pour approuver ce projet.

Y. S.

Nous prions instamment ceux de nos abonnés et lecteurs qui désirent entrer en correspondance avec l'administration ou la rédaction des* Annales *de vouloir bien joindre à leurs lettres un timbre de 15 centimes pour la réponse.

LES ÉCHOS

BLOC-NOTES

UNE CAUSE GAGNÉE

On peut affirmer aujourd'hui qu'il n'y a plus, dans les nations de l'Entente et dans toutes les classes de la société, deux opinions sur la nécessité de conduire la guerre jusqu'à la ruine complète du régime militaire allemand. La cause est gagnée. Elle l'est par la raison et par le conseil même des événements. Il y eut des heures où l'on pouvait douter du succès de ce grand dessein, où l'on pouvait craindre, en tout cas, qu'il ne fût pas réalisé entièrement. Les esprits qui ne doutèrent jamais, les cœurs qui surent rester fermes, et avant tout l'armée, qui demeura inébranlable, permirent aux Alliés de ne pas trébucher en route. Si, à de certains moments, on avait écouté la lassitude ou bien les suggestions mauvaises, on allait soit au désastre, soit à un arrangement précaire que l'Allemagne eût utilisé à refaire ses forces. Alors, l'Entente dissociée, privée au moins de la cohésion que lui imposait le péril commun, se trouvait à la merci d'une provocation.

Tout le monde aperçoit désormais clairement les conditions et les chances de la lutte. Les situations intérieures de l'Autriche et de la Russie préparent, pour l'hiver prochain, de lourdes difficultés à l'Allemagne. Le cercle de dangers et de haines qu'elle avait brisé se resserre de nouveau autour d'elle : haines des nationalités qui veulent revivre et qu'elle étouffait, menaces de l'anarchie russe, redoutable voisinage d'un chaos qui commence peut-être à chercher son aplomb.

Ces diverses considérations nous apprennent notre devoir. Il est très intéressant de constater que le sens de ce devoir n'échappe plus à personne, et qu'il se fait, entre tous les peuples qui défendent leur liberté, un accord de plus en plus profond, où l'intelligence a autant de part que l'instinct.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

L'écriteau imprévu

A l'étalage d'une grande épicerie, rue des Martyrs...

La rondeur rose et or des pêches voisine avec l'incarnat multiple des groseilles. Les abricots, chaudement dorés sont plus alléchants près du carmin atténué des framboises. Tout cela arrête les ménagères soucieuses d'agrémenter leurs menus et tente les promeneurs qui jettent vers ces fruits savoureux un long regard d'envie.

Or, le patron de la maison a remarqué, depuis bien longtemps déjà, que les acheteuses ont pris l'innocente coutume de goûter les fruits avant d'en faire l'acquisition. Comme la boutique est bien achalandée, la répétition de ce larcin permis et passé dans les mœurs allège un peu trop rapidement les corbeilles et cause une perte sèche à l'épicier.

En ces jours de vie chère nulle économie n'est contestable. Aussi, un écriteau appliqué sur la vitre annonce, en bâtarde rigide et péremptoire, que le temps des gourmands grappillages est passé.

Et les clientes, un peu surprises tout de même, mais amusées, lisent l'ukase patronal, décisif et dénué de souplesse :

« Défense de déguster ! »

Paraphrase inattendue et nouvelle du fameux. :

« Regardez, mais n'y touchez pas ! »

Le chapeau haut-de-forme



Depuis quelque cinquante ans, chroniqueurs, échotiers et soiristes ont réclamé la suppression de ce couvre-chef désastreux que Théodore de Banville traitait d'indécente colonnade. Il a résisté à toutes les attaques. Même en matière d'élégance masculine, la mode aime ce qui est incommode... On crut que la guerre le relèguerait pour toujours au plus profond des armoires. Hélas! comme le phénix, il renaît de ses cendres et voici qu'à la dernière cérémonie, il se dressait ostensiblement sur la tête de notre Premier et de bien d'autres personnages officiels ! Très remarqué, d'ailleurs, à côté de MM. Lloyd George et Sonnino qui avaient arboré de simples feutres mous.

Quand nous libèrerons-nous de la tyrannie de l'indestructible tuyau de poêle ! Jadis, Alphonse Karr voulut s'affranchir de cette insupportable domination. Moyennant trois louis — à cette époque, il y en avait encore ! — il se procura une casquette et se présenta dans un cercle de province. Assailli, à la porte, par la meute des préjugés, il se vit refuser l'entrée : il n'était pas en tenue convenable ! Furieux, il écrivit sur le registre des visiteurs :

« Alphonse Karr, de Paris, en casquette.

Mais, le lendemain, il revint en chapeau.

Aurélien Scholl, lui, fidèle à son légendaire bonnet de loutre, l'arborait en toute occasion et personne ne songeait à le critiquer. Il est vrai qu'il avait la dent dure et de l'esprit à revendre. Son exemple n'eut pas d'influence sur la multitude.

On n'est pas d'accord sur l'origine de cette détestable coiffure. D'une part, on assure que lorsque Franklin vint à Paris, en janvier 1790, il était coiffé d'un haut-de-forme. Les chapeliers parisiens fabriquèrent des chapeaux semblables à celui de l'illustre voyageur et les révolutionnaires l'adoptèrent parce qu'il venait du pays de la liberté.

D'autre part, le *Times* du 16 janvier 1797, nous apprend que John Hetherington, mercier du Strand, se vit intenter un procès pour avoir ameuté la population en se coiffant d'un tuyau de poêle. Devant le tribunal, il déclara que tout citoyen anglais avait le droit de choisir le genre de couvre-chef qui lui convenait le mieux.

Un membre de la famille royale ayant adopté le nouveau chapeau, celui-ci devint à la mode et passa sur le continent.

Qu'il nous vienne d'Amérique ou d'Angleterre, le haut-de-forme doit être définitivement abandonné. Il est aussi encombrant qu'inesthétique et rien ne nous empêche d'avoir des idées fermes sous des chapeaux mous...

Les glaces et les rafraîchissements

L'usage des boissons glacées, s'il remonte à une très haute antiquité, ne pénétra chez nous qu'au XVIe siècle.

Champier, médecin de François Ier, raconte la surprise qu'il éprouva de voir, lors de l'entrevue qui eut lieu à Nice entre Paul III, Charles-Quint et son maître, les Espagnols et les Italiens aller chercher de la neige dans les montagnes pour rafraîchir leurs boissons.

Les Français rapportèrent cette coutume et sous Henri III, on la voit adoptée à la cour. « En été, dit un pamphlet du temps, on aura toujours en réserve de grands quartiers de glace et des monts de neige pour mêler parmi le breuvage. »

Bientôt la glace sera de mise dans un repas bien ordonné et, en 1665, Boileau peut s'écrier :

Mais qui l'aurait pensé? Pour comble de disgrâce,
Par le chaud qu'il faisait nous n'avions point de [glace.
Point de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'été !

La voici donc devenue un objet de première nécessité et elle l'est si bien qu'une compagnie se forme et en obtient le monopole ; mais elle la vend à des prix si élevés que des plaintes affluent de toutes parts et qu'il faut revenir au commerce libre.

Au reste, ce prix exagéré a quelque chose de bon : il fait inventer les mélanges réfrigérants. La Quintinie nous apprend qu'en 1690, on emploie le sel mélangé à des parties de glace pour obtenir la glace artificielle. Cette innovation serait due à Procope, le fondateur du premier café. C'est à son successeur, du Buisson, qu'on doit d'avoir des glaces pendant toute l'année ; jusqu'en 1750, on en avait eu seulement pendant la saison chaude.

Quant aux glaces solides et montées en pièces, elles datent de la fin du XVIIIe siècle ; on les doit au Caveau.

Hommage de Rouen à Fulton

Avec une louable ardeur, les municipalités de France recherchent dans leur histoire locale les traces qu'ont pu y laisser les grands hommes d'Amérique et ne perdent aucune occasion de témoigner leur affectueuse reconnaissance à la noble nation qui est si généreusement venue à nous...

C'est ainsi que la ville de Rouen a scellé sur la façade de sa Chambre de commerce une plaque rappelant que le citoyen américain Robert Fulton procéda, en 1800, dans le port, aux premières expériences de navigation sous-marine, à bord du navire submersible, le *Nautilus.*

Fulton était venu à Paris, dans sa trentième année. Recommandé par Joë Barlow, ministre des Etats-Unis, il proposa à La Revellière-Lépeaux, membre du Directoire, les plans d'un sous-marin muni d'une torpille. Le Directoire, après une longue période d'attente, refusa de patronner l'invention, sous prétexte qu'elle n'était pas conforme au droit des gens.

Plus tard, Bonaparte, sollicité à son tour, accorda à l'inventeur l'autorisation de faire une expérience. Elle réussit, au delà de tout espoir. Le *Nautilus*, construit à Rouen, s'immergea, deux heures durant, par un fond de trente pieds et se mut, sûrement, avec une vitesse honorable.

Fulton obtint un crédit de dix mille francs. Il essaya l'effet de ses torpilles. Finalement, il rencontra de telles résistances parmi les savants, que ses inventions, malgré leur incontestable portée utilitaire, furent officiellement rejetées.

Combattu par de puissants adversaires, lassé par les bureaux, se heurtant aux conceptions humanitaires qui étaient à l'honneur en ce temps-là, Fulton passa en Angleterre où l'on voulut lui acheter ses secrets. Il refusa de les céder, craignant qu'on ne les étouffât et revint en Amérique, aussi pauvre qu'à son départ.

Après bien des déboires, reprenant les travaux du Français Jouffroy d'Abbans, il parvint à lancer le *Clermont.* La navigation à vapeur était créée. Ce fut pour lui le triomphe et le point de départ d'une carrière fructueuse.

La ville de Rouen s'est honorée grandement en célébrant son souvenir.

LE MUR VIVANT

Nous avons l'impression qu'il y a, depuis les rivages du Nord jusqu'à la pointe de l'Alsace, un vrai mur, composé de soldats, un mur ininterrompu, à l'abri duquel nous nous sentons plus tranquilles que derrière n'importe quelles constructions babyloniennes.

Ce mur est extraordinaire, miraculeux. Jamais on n'en a vu de pareil. Il déconcerte l'esprit. Il tient du rêve et de la fiction. Et pourtant il existe, on peut le voir, le toucher, le longer, s'appuyer dessus, s'asseoir et dormir contre lui.

Il reçoit le soleil et il donne de l'ombre. Il protège, il est bien ferme. Il est à la lisière de la France en armes, qu'il clôt ainsi qu'une propriété.

Uniquement bâti, comme à chaux et à sable, avec des hommes conscients et résolus pour matériaux, c'est un mur vivant, animé, un mur « pensant » qui ferait méditer Pascal.

Féerique, enchanté, souple, onduleux, mobile, calme et prompt, il bouge, se déplace, avance, sans jamais compromettre son équilibre et sa solidité. Pouvant se passer à ses pieds de fondations, parce qu'elles sont toutes en lui, au cœur même de sa structure, il est plus résistant que s'il avait besoin, pour tenir, d'enfoncer dans le sol des bases qui le feraient prisonnier... tandis qu'il est un mur libre, fier, et sachant s'adapter à toutes les ondulations et à toutes les qualités de terrain. Il reste d'aplomb sur les pentes, il gravit la montagne, il brave les dunes mouvantes, passe la rivière et marche sur les eaux comme Jésus dans la tempête.

Gris, incolore, illimité, informe, mystérieux, il avance comme la forêt de Shakespeare. Il se déploie au ras des immenses plaines ainsi qu'un filet élastique aux mailles extensibles ramené sur le gibier.

Et ce mur possède des yeux et des oreilles ; il voit et il sait se rendre invisible. Il est construit avec des pensées, des devoirs, qui en sont comme le mortier, et les cœurs généreux qu'il recèle en ses flancs surpassent les cassettes des vieilles cloisons pleines des plus riches trésors... Il a toutes les attentions, toutes les vigilances, toutes les volontés. Il plie et ne rompt pas. Il rassure, il arrête, il défend.

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie française.

Le baptême des montagnes

La commission géographique du Canada a voulu donner un témoignage d'admiration aux plus marquants des officiers supérieurs qui combattent dans les rangs des armées alliées. Pour

cela, elle a décidé de baptiser des montagnes du nom des chefs qui se sont distingués pendant la grande guerre.

C'est ainsi que sir Allenby, le vainqueur de Jérusalem, est devenu le parrain d'une montagne de 9.500 pieds de hauteur, dans l'Alberta.

L'amiral Beatty s'enorgueillit d'un mont plus élevé de 300 pieds. Castelnau se dresse à la même altitude.

Le maréchal Joffre, dont le nom avait déjà été assigné à un canton de la Colombie britannique, porte sa gloire à 11.316 pieds.

Le général Pétain, plus modeste, se contente de 10.400 pieds. Foch qui tient le sort du monde entre ses puissantes mains, monte à 10.130 pieds et son collègue Mangin le suit de près, à 10.030 pieds de hauteur.

Les généraux Cadorna, Leman, Lyautey, Nivelle, Cordonnier et Sarrail ont chacun leur pic personnel.

Courcelette enfin, village français situé entre Albert et Bapaume, revit dans la Colombie britannique sous les espèces d'un mont de 9777 pieds, en souvenir de la glorieuse conduite des Canadiens qui y ont fait des prodiges pendant notre offensive de la Somme.

La Grande-Bretagne offrait jadis des pensions à ses généraux victorieux. Le Canada assure l'immortalité aux grands soldats d'aujourd'hui, sous la forme tangible et durable de monuments naturels.

Nous demandons à nos alliés qui honorent de façon si délicate nos gloires militaires les plus pures, de réserver une montagne — la plus altière de toutes — au grand héros de l'époque, à l'humble et prestigieux Poilu !

Le bâton blanc



Paris sans agents ne serait plus Paris. Et l'agent, sans le fameux bâton blanc qui lui fut donné sous le règne de M. Lépine perdrait, il me semble, une bonne partie de son souverain prestige. Ce simple emblème faisait de chacun de ses détenteurs une espèce de Bâtonnier de l'ordre... public, lui conférait en quelque sorte le maréchalat de la voirie.

Posté aux endroits où la circulation était particulièrement intense, l'agent, au moment choisi par lui, arrêtait d'un geste à la fois noble et martial, la course des véhicules de tous genres. Moïse du boulevard, il subjuguait le flot ; Merlin en képi, il immobilisait soudain de sa baguette magique, la théorie mouvante et trépidante des voitures, livrant ainsi passage aux piétons empressés.

Or, le bâton blanc a vécu, paraît-il. Il est remplacé par une flèche indicatrice, ornée de petits disques de métal argenté qui, reflétant les moindres rayons lumineux, sera beaucoup plus visible, surtout à l'heure crépusculaire. Le progrès transforme tout...

C'est du disque aujourd'hui que viendra la lumière...

Au champ d'honneur

Une opinion répandue à tort dans certains milieux mal renseignés ou animés du plus regrettable esprit de parti, voulait que dans notre armée nationale, les paysans seuls fussent placés aux endroits critiques.

Il n'en est rien... L'aristocratie aussi bien que la bourgeoisie et le prolétariat, le haut commerce et la grande industrie ont acquitté leur tribut douloureux et glorieux au pays. La mort fauche sans distinction de classes.

Ainsi nous apprenons que le fils du directeur de la *Belle Jardinière*, le sous-lieutenant Jean Bessand, cité à l'ordre de l'armée, décoré de la croix de guerre et de la médaille serbe de la Bravoure est tombé le 20 juillet, au champ d'honneur, à l'âge de trente et un ans.

Son frère André est mort captif en Allemagne, il y a deux ans.

Moins bons Français, ils auraient peut-être réussi à s'éloigner du péril, à briguer un emploi à l'abri du danger. Ils ne l'ont pas voulu et ils ont payé de leur sang leur noble conception du devoir.

Nous adressons ici à leurs parents si cruellement éprouvés l'expression de nos condoléances très émues...

Pigeons militaires

Le dessin de Geo Conrad représente un colombophile de l'armée britannique, transportant une caisse de pigeons voyageurs.

Ces oiseaux sont devenus de précieux auxiliaires... Quand le bombardement a bouleversé le terrain, suspendu les communications, haché les fils téléphoniques, mis les coureurs hors de combat, tout rapport avec l'arrière devient impossible. La vie semble abolie au sein de ce chaos...

Soudain, un vol blanc de pigeons tournoie dans la fumée, et disparaît, en dépit des efforts de l'ennemi. La liaison est rétablie, aérienne et rapide.

On ne compte plus les services qu'ont rendus ces fidèles messagers.

Six aviateurs anglais étaient perdus dans la mer du Nord. Le commandant de l'escadrille qui avait quatre pigeons à bord de son hydravion, les lâcha les uns après les autres. Les trois premiers périrent en route ; le quatrième, malgré un fort vent debout accomplit d'une traite les 150 kilomètres qui le séparaient de la côte. Il s'abattit, ayant rempli sa mission et sauvé les aviateurs.

Ceux-ci, reconnaissants, ont empaillé l'héroïque pigeon qui orne maintenant leur chambre d'hôpital et sur le socle qui supporte l'oiseau court une inscription étrange et touchante : « A un courageux gentleman ! »

Il y a bien longtemps que le bon La Fontaine a dit : « On a souvent besoin... »

A propos de la bouffarde

M. J. Stigli qui a lu notre récent écho sur l'origine du mot *bouffarde* affiche un scepticisme de bon ton. Le caporal Bouffard, parrain prétendu de ce substantif, aurait-il été inventé de toutes pièces et pour les besoins de la cause par un ingénieux reporter?

La version de notre correspondant pourrait très bien nous apporter la vérité : il pense que la pipe a été appelée *bouffarde*, parce qu'on en tire des *bouffées*.

L'explication est simple et, ma foi, elle est aussi acceptable que la nôtre. N'allons-nous pas chercher trop loin le pourquoi des choses ? Ne les compliquons-nous pas souvent comme à plaisir ?...

SERGINES

LE THÉATRE DE L'ARRIÈRE

NOUS !

La scène représente un intérieur cossu, selon l'imagination du lecteur. Il y a trois personnages : un gros monsieur apoplectique, une dame de quarante ans, sa femme et un fox-terrier.

MONSIEUR. — *As-tu lu le journal, ce matin ? C'est remarquable ! Nous avons franchi les tranchées avec des tanks et nous avons bousculé les Allemands dans un désordre pittoresque. On les aura.*

LE FOX-TERRIER. — *Oua, oua, oua.*

MONSIEUR. — *Qu'est-ce qu'il a cet idiot?*

MADAME. — *Naturellement, tu dis « ra ». Il a cru en voir passer un.*

MONSIEUR. — *Nous allons prendre l'offensive sur tout le front et nous les poursuivrons l'épée dans les reins. Enfin, ce n'est pas trop tôt, la victoire nous sourit.*

LE FOX-TERRIER. — *Oua, oua, oua.*

MONSIEUR. — *Cet animal est définitivement perverti.*

MADAME. — *Hé non, c'est le mot « sourit » qui l'excite.*

MONSIEUR. — *Nous les refoulerons en faisant jouer des camouflets au-delà du fleuve. Nous opérerons un mouvement tournant et sans nous reposer, ne fût-ce qu'une heure, nous ne leur laisserons même pas le temps d'écrire à leur famille. Nous les réduirons en colle de poisson. Nous sommes déjà les maîtres de la situation. Nos efforts vont être enfin récompensés. Nous avons trouvé dans leur P. C. des officiers d'Etat-major allemands vautrés comme des pachas...*

LE FOX-TERRIER. — *Oua, oua, oua.*

MONSIEUR. — *Ce chien me fera renier ma foi !*

MADAME. — *C'est à cause du mot « pacha ». Il n'a entendu que la deuxième syllabe.*

MONSIEUR. — *Nous avons pris également trois cents canons, nous avons enlevé à la baïonnette plus de vingt villages et nous avons... nous...*

A ce moment le fox, ayant aperçu une souris, se précipite sur elle, lui casse les reins et la rapporte dans sa gueule pour la déposer aux pieds de son maître, selon la tradition des fox.

MONSIEUR (enthousiasmé). — *Ah, vois donc ! Le fox a tué une souris ! Le fox a tué une souris !*

LE FOX-TERRIER. — *Pardon, il y a erreur :* NOUS *avons tué une souris.*

Il sort avec dignité.

PIERRE MAC ORLAN

LES PLAIES A GUÉRIR

Cette enquête ne s'inspire pas d'un esprit de dénigrement amer et chagrin. Elle prétend réconforter les Français fiers de leur pays et soucieux de son avenir. Elle se propose de les éclairer en plaçant chaque mois sous leurs yeux, un tableau sincère des erreurs et des abus dont ils souffrent, et en leur rappelant le conseil de la sagesse antique : « Connais-toi ».

I

NOTRE EXAMEN DE CONSCIENCE

C'est dans les crises que se révèlent les qualités et les défauts qui forment le fond du caractère. Au vrai, on ne connaît les gens que dans l'épreuve. Tel dont on avait coutume de célébrer la volonté se laisse abattre au premier coup du sort, alors que tel autre qui passait pour faible oppose au malheur une énergie farouche. Que de vices et de vertus cachés sous le vernis des habitudes quotidiennes se révèlent seulement à l'heure du danger! Rappelez-vous, lors de l'incendie du Bazar de la Charité, ces mondains qui, dans leur hâte d'échapper au sinistre, quittèrent en un clin d'œil leur bonne grâce coutumière pour piétiner les femmes auxquelles ils venaient de prodiguer leurs hommages. Songez, inversement, aux innombrables et sublimes dévouements auxquels se sont subitement haussés, sous l'uniforme militaire, les paysans de France, qui, sans en médire le moins du monde, ne passaient pas, cependant, pour des prodiges de désintéressement.

Il en va des nations comme des individus. C'est dans l'épreuve qu'on les juge.

La guerre que nous vivons, et qui comptera parmi les plus grands fléaux qui aient affligé l'humanité, est, à cet égard, une terrible mais bien précieuse expérience. Elle a fait éclater à tous les yeux les mérites, mais aussi les défauts tant du corps social que des individus dans les différents pays.

Pour ne s'occuper que du nôtre, elle a mis à nu, avec des qualités de premier ordre, des tares qui nous auraient infailliblement emportés si la guerre n'était venue en entraver l'action et qui nous emporteraient encore, l'épreuve une fois subie, si nous n'y portions remède.

L'heure est donc bien choisie d'un examen de conscience.

Les qualités que la France a manifestées au cours de cette guerre sont trop évidentes pour qu'il soit nécessaire d'y insister. A son grand étonnement, car on nous jugeait pourris, et quelquefois à son grand déplaisir, car on nous enviait beaucoup, le monde a été obligé de les reconnaître.

Sous le choc de l'agression allemande du mois d'août 1914, la France s'est instantanément ressaisie. Divisée contre elle-même, elle a, du jour au lendemain, refait son unité. C'est d'un seul cœur que tous ses enfants, ceux du Midi comme ceux du Nord, les fils de bourgeois comme les fils de paysans, les pauvres comme les riches, les catholiques, les protestants et les juifs comme les libres-penseurs, les socialistes comme les conservateurs, les monarchistes comme les radicaux, se sont rendus à la frontière. A l'arrière, l'unanimité fut pareille : tous les dissentiments cessèrent. Même au Parlement, les luttes de personnes et de partis firent place à l' « Union sacrée ».

Sur le front, les enfants de France ne montrèrent pas moins de courage que d'empressement à se battre. Que dis-je ? L'héroïsme règne à l'état permanent dans l'armée française. Et quel héroïsme ! L'héroïsme simple qui n'a pas besoin de grands mots pour faire de grandes choses, l'héroïsme jovial même. De fait, malgré le danger, le chaud, le froid, l'humidité, la vermine et les incommodités de toutes sortes, la bonne hum n'a cessé de régner dans les tranchées.

Héroïsme intelligent aussi. Les plus retardataires de nos campagnards ont fait preuve d'une incomparable ingéniosité. Ils ont su s'installer à peu près confortablement sous la terre. Ils se sont montrés capables de dépister l'ennemi et même de tirer parti d'une situation fâcheuse pour la convertir en excellente occasion. D'un mot, le troupier français s'est montré remarquablement débrouillard.

Aussi bien, la France tout entière a témoigné pendant la guerre d'une étonnante facilité d'improvisation. Elle a remédié à son manque de préparation avec une habileté et une fécondité de ressources dignes des plus grands éloges. En peu de temps, elle a suppléé aux insuffisances de son armement, à la disette de certains produits indispensables pour continuer la lutte, elle a transporté ses usines du Nord envahi dans le Centre et dans le Midi, accru sa production industrielle, alors que tout, ne serait-ce que le manque de main-d'œuvre et de matières premières, semblait devoir la diminuer.

Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire encore et qui a surpris l'univers civilisé, y compris les Français eux-mêmes, la France a tenu. Elle a tenu à l'arrière comme à l'avant, avec une patience qu'on ne lui supposait pas. Non seulement les « poilus » résistent depuis quatre ans, en dépit de la monotonie d'une existence de troglodytes exposée à toutes les intempéries, à toutes les privations et à tous les dangers ; non seulement nos soldats tiennent, qu'ils aient une profession libérale ou manuelle, mais l'arrière, sur lequel on aurait pu avoir des doutes à cause de son manque de discipline, a résisté à toutes les épreuves. Et Dieu sait si elles furent nombreuses ! Les plus riches de nos départements dévastés, une grande partie de nos mines et de nos usines aux mains de l'ennemi, les Allemands près de Paris, leur incessante menace, l'impossibilité pour nous de les rejeter à la frontière, la mobilisation des jeunes et des vieilles classes, les bombardements par avions et par canons, l'arrêt pour beaucoup de toutes leurs affaires, les revenus de certains diminués sinon supprimés, l'augmentation des prix du simple au double, l'absence de certaines denrées, la raréfaction des autres, les restrictions, rien de tout cela n'a abattu les courages, pas même la propagande défaitiste subventionnée par l'Allemagne. Non seulement la France a tenu, mais elle a combattu et repoussé pied à pied l'envahisseur ; elle a combattu et elle a travaillé. La France, en un mot, s'est révélée au monde comme un pays qui veut vivre.

A côté de ces éminentes qualités, de graves défauts, il est vrai, — mais comment aurait-il pu en aller autrement ? — ont éclaté aux yeux les moins prévenus.

Notre faculté d'improvisation a eu d'autant plus occasion de se déployer que la guerre nous a surpris dans un manque de préparation tel que, sans notre extraordinaire faculté de rebondissement, nous aurions été battus. On l'a bien vu à notre recul au moment de Charleroi et à notre impuissance, faute de moyens matériels, à chasser l'ennemi de notre territoire après la victoire de la Marne.

Il faut chercher la cause de ce manque de préparation dans une imprévoyance congénitale à laquelle nous avons dû de ne point soupçonner, jusqu'à la dernière heure, les intentions agressives de l'Allemagne. Nous ne nous en doutions pas, en dépit des avertissements qui nous avaient été prodigués. Et, ici, notre traditionnelle légèreté entre en scène. En vain, notre ambassadeur à Berlin avait prévenu nos ministres. A la veille de la guerre, ils n'y croyaient pas encore. Aussi bien, durant l'année qui précéda la déclaration de guerre, le plus clair des efforts de nos députés s'employa à détruire la loi de trois ans qu'un homme d'Etat avisé avait réussi, non sans peine, à faire voter.

Ce n'est pas seulement notre imprévoyance et notre légèreté que nous révéla la guerre. Elle souligna, parce que nous en souffrîmes en présence d'une Allemagne « mécanisée » à l'excès, notre mauvaise organisation, qui est elle-même l'effet de notre indiscipline, de notre négligence et, aussi, de notre indifférence habituelle aux grands intérêts nationaux. Par manque de coordination, nos diverses administrations et, dans une même administration, les différents services se contrarièrent. Au début de la guerre, l'anarchie la plus complète régna dans nos ministères au point qu'on vit des danseuses fournir du charbon et des avocats vendre des bœufs à l'Etat. Tout de même, les commissions se multiplièrent et se combattirent. Elles ne réussirent à se mettre d'accord que pour étouffer les initiatives, fussent-elles fécondes.

Aussi bien, la routine paralysa, tant aux armées que dans le civil, de trop nombreux efforts qui ne demandaient qu'à coopérer au salut de la patrie en un moment où il était requis de faire appel à toutes les bonnes volontés. Elle différa, quand elle n'écarta pas, les mesures les plus urgentes. De la routine, une bureaucratie par trop surannée et formaliste nous fit sentir le poids jusque dans les affaires diplomatiques et militaires pour la solution desquelles on aurait dû s'inspirer des contingences de l'heure. Ne nous empêcha-t-elle pas, en fait, de vaincre plus tôt par tous les expédients et instruments de succès dont son aveuglement nous a privés ? Elle alla jusqu'à entraver toute imagination dans la conduite de la guerre.

En résumé, le terrible conflit qui ensanglante le monde, nous a appris par ses immédiates exigences à connaître ceux de nos défauts qui nous ont empêché de triompher plus

vite. Il nous en a, ensuite, par contraste avec les obligations qu'il nous a imposées, rendu sensibles d'autres travers, qui, conjoints aux premiers, menaçaient, dans la paix, de nous faire périr.

C'est ainsi qu'en face des nécessités de la défense nationale, — qui ne sont, après tout, portées à leur paroxysme, que les conditions auxquelles doit se soumettre toute nation qui veut conserver sa santé, — *les abus du parlementarisme, la superstition du discours, le mépris des lois, le favoritisme, l'esprit de parti, le sectarisme, la manie critique, la mesquinerie, le gaspillage, l'irresponsabilité, la crainte du risque, la peur de la vérité, le manque de sens pratique, l'instabilité d'humeur* nous sont apparus comme des maux redoutables, de véritables plaies dont notre pays souffrait sans qu'il s'en doutât et dont il importe de le guérir.

Il n'y a pas de problème plus urgent, si nous voulons que la France profite de la victoire, en face d'un monde plus que jamais armé pour la lutte économique qui succèdera — n'en doutons pas — à la lutte militaire. Pour celle-là comme pour celle-ci, une parfaite santé morale est requise.

La guérison de ces maux, enfin, demande d'autant plus de vigilance qu'avec la guerre disparaîtront les disciplines qu'elle a imposées et qui tant bien que mal y remédièrent, sans compter que d'aucuns, retour du front ou de l'usine, croiront pouvoir se relâcher et jouir. Nulle erreur ne serait plus pernicieuse. Pendant la paix comme pendant la guerre, nous devrons garder toutes nos énergies tendues et, afin de leur donner un maximum de rendement, corriger des mœurs qui, malgré toutes nos qualités, ont failli nous perdre.

PAUL GAULTIER.

P.-S. — Je serai heureux de recevoir, comme a bien voulu l'annoncer notre cher Directeur, les communications et observations des lecteurs des *Annales* sur les maux que je m'efforce de signaler pour permettre de les guérir.

LES POÈMES

LE CHAMP DE LA TRISTESSE...

Et j'appris ce que c'est que de souffrir : on creuse
Un terrain qui, d'abord, semble étroit, quelque [arpent,
A peine, d'herbe rare et de glèbe pierreuse.
Mais, à mesure que, tâtonnant et rampant,
Vers le bas, du côté des ténèbres, l'on plonge,
Le champ de la tristesse à l'infini s'allonge.
Souffrir, c'est lentement perdre les yeux du corps,
C'est, bientôt, ne plus voir les choses du dehors
Et le ciel qu'à travers un déluge de cendre,
C'est au dedans de soi, chaque jour plus avant,
Jusqu'où meurt le grand bruit de la cité, descendre,
Et là, comme un mineur scrute l'ombre, en levant
Au-dessus de son front sa lampe qui vacille,
C'est marcher dans la nuit, sans autre feu qui brille
Que la lueur de sa conscience. L'instinct
Qui vous guidait, parfois un souffle obscur l'éteint :
On s'égare, on se heurte, un soir, contre une idée,
Et, lorsque de fatigue on s'endort, obsédée,
L'âme qui rêve tourne et revient sur ses pas,
Tâte le mur, voudrait s'enfuir et ne peut pas...
Mais cependant qu'au fond de l'œil en pleurs s'ef- [face
L'image des décors qui l'ont charmé, souffrir,
C'est aussi dans son cœur, par degrés, découvrir
Tout un monde nouveau, c'est, lorsqu'à la surface
Les prés sont verts, l'azur serein, l'homme rieur,
Distinguer au-dessous, d'une étrange prunelle,
Le feu, le sombre feu qui couve, intérieur,
La Douleur primitive, actuelle — éternelle.

FRANÇOIS PORCHÉ.

NUAGES

Les nuages aux formes vagues
Courent sur l'azur...
Des voiles, des cimes, des vagues,
Dans un clair-obscur,

Tissent en des jeux de féerie
Qu'on suit en rêvant,
Une immense tapisserie
Que défait le vent...

Projets, désirs troubles de l'âme,
Vous qui tour à tour
Mettez de l'ombre ou de la flamme
Sur l'écran des jours...

Vers quels bonheurs ou quels orages
Courez-vous ainsi,
O formes vaines, ô nuages,
Destins indécis ?...

LOUIS PAYEN

UN AIR DE MANDOLINE

Afficher du mépris pour un noble adversaire
Qu'on tenta d'égorger chez lui, sournoisement,
Est le geste honteux d'un vassal d'Allemand
Pour qui rien n'est plus beau qu'un exploit de [corsaire.

Un peu plus d'à-propos semblerait nécessaire;
Pour faire de l'esprit on choisit le moment,
Mais non celui qui va marquer l'effondrement
De sa Patrie en deuil que la déroute enserre.

Autrichien, écoute, au creux de leurs vallons,
La mitraille faucher comme des épis blonds,
Tes fameux régiments dont le nombre décline...

Puis, dis-moi s'il sut plaire à ton goût délicat,
Ce concert d'Italie, et si rien n'y manqua
Quand le canon romain doubla la mandoline.

ÉTIENNE RICHET.

LES BAISERS

Chaste baiser, baiser de mère,
Baiser de tous le plus sincère,
Baiser le moins intéressé,
Baiser qui n'a jamais lassé,
Baiser qui vient du fond de l'âme,
Baiser rédempteur de la femme,
Mon cœur se gonfle à se briser
Au souvenir de ce baiser.

Baiser d'amour, baiser d'extase,
Baiser de feu qui nous embrase,
Baiser qui crée ou qui détruit,
Baiser par où l'honneur s'enfuit,
Baiser qui fait perdre la tête,
Baiser où notre cœur s'arrête,
Heureux qui peut diviniser
L'attrait charnel de ce baiser !

Baiser menteur, baiser perfide,
Baiser d'une lèvre cupide,
Baiser félon des Dalilas
Baiser monstrueux de Judas
Baiser glacé, baiser de traître,
Baiser qui vend son divin maître,
Oh ! Se sentir martyriser
Dans l'étreinte d'un faux baiser !

Dernier baiser, baiser suprême,
Baiser qu'on met sur un front blême,
Baiser, Supplique au cœur de Dieu,
Baiser de l'éternel adieu,
Baiser des couches mortuaires,
Baiser des ultimes prières,
Puissè-je un jour agoniser
Sous la ferveur d'un tel baiser.

Général BRUNEAU.

CONVERSATIONS

Chez Mgr Baudrillart

Ayant lu le récit, tout vibrant de l'accueil de Barcelone à la première colonie des enfants de soldats, que nous a fait Mme Yvonne Sarcey, il était naturel que nous rendissions visite à Mgr Baudrillart. Cette touchante explosion d'enthousiasme attendri que l'arrivée des chers petits a déchaînée, c'est Mgr Baudrillart qui a d'abord contribué en grande partie à la préparer. Et l'on va voir qu'il n'y a pas eu peu de mérite.

L'éminent recteur de l'Institut Catholique nous avait invité à le venir voir à six heures. Nous étions, quelques minutes en avance, dans l'antichambre de son appartement de l'ancien et tragique couvent des Carmes, rue de Vaugirard, lorsqu'il vint nous y prendre, lui-même.

« — Voulez-vous, nous demanda-t-il, que nous causions ici, ou dans mon bureau ? J'ai quelqu'un qui y travaille...

» — Monseigneur, c'est moi qui vais être indiscret. Et vous êtes juge dans quelle mesure il vous conviendra que je le sois devant un tiers.

» — Entrez donc ! »

Et je vis, assise devant un chevalet, une jeune personne fort occupée à un portrait déjà très avancé du nouvel académicien.

« — Mlle Valentine Rey, me dit Mgr Baudrillart, artiste peintre et secrétaire de notre Association des Étudiantes. »

J'adressai mes compliments à Mlle Rey sur les qualités de vie intérieure et de ressemblance qu'annonçait déjà son portrait. Et, sans plus nous préoccuper d'elle qu'elle de nous, elle continua à peindre tandis que je m'enquis d'abord, auprès de Mgr Baudrillart, du vide qu'avait fait la guerre, selon mes conjectures, dans la maison d'études dont il a la direction. Mais il rectifia aussitôt cette idée préconçue que j'apportais et que justifiait le grand silence régnant dans la vaste maison.

Sans doute la guerre a éclairci la population studieuse de l'Institut ; elle a pris des maîtres ; elle a pris surtout des élèves. Et, au 1er janvier de cette année, 289 citations, 55 croix de la Légion d'honneur, 20 médailles militaires décernées à des élèves et à des maîtres de l'Institut, comme aussi 1 maître et 257 élèves tués sans compter les morts ignorés et les disparus, attestent assez haut que l'héroïsme et l'esprit de sacrifice y sont vertus communes.

« — Mais, l'Espagne, Monseigneur ? demandai-je alors. Vous étiez tout indiqué pour y trouver crédit, mieux que personne, auprès de l'opinion, puisque votre *Philippe V et la Cour de France* est un monument historique précieux surtout pour les Espagnols. »

Mgr Baudrillart sourit. Il a tant à dire sur l'Espagne ! Il la connaît si bien ! Et il y a tant de choses qu'il faut taire, par respect des susceptibilités espagnoles qui sont si ombrageuses !

« — Rien n'est plus étonnant, nous a dit Mgr Baudrillart, que l'étonnement provoqué en France, par le partage de l'opinion espagnole entre la France et l'Allemagne, que l'on a constaté. Avant la guerre, déjà, nous n'en revenions pas de découvrir que nous n'étions pas partout aussi aimés que nous l'imaginions. Et, depuis la guerre, nous en sommes presque révoltés. Cependant, les raisons ne manquent pas aux Espagnols d'avoir pour nous de la réserve, même de la froideur.

» D'abord l'Espagne n'est pas plus une que la France, dans sa mentalité profonde. Il y a des portions libérales et démocratiques plus disposées à pencher en notre faveur. Et de celles-là, il ne m'appartenait pas de m'occuper;

Il y a aussi les portions traditionalistes et profondément attachées au catholicisme. Mon caractère me donnait mieux prise sur celles-là. Mais quelles préventions à faire tomber !

» Je me garderai bien de récriminer contre la situation faite aux catholiques de France par nos législateurs. Mais c'est un fait qu'en Espagne, les nouvelles conditions où on a réduit le catholicisme, ont produit une mauvaise impression. En vain je leur affirmais qu'il ne faut pas juger de la vitalité du catholicisme, en France, d'après l'ignorance où l'Etat a voulu affecter d'être de lui. On me répliquait que si je disais vrai, les résultats électoraux auraient dû démontrer la vérité de mes assertions. A quoi je ripostais que chez eux, pas plus que chez nous, les résultats électoraux ne donnaient la somme exacte des forces réelles de l'opinion. Et on devait bien me l'accorder. Il n'en est pas moins que notre récente législation religieuse, notre défaut de relations officielles avec le Saint-Siège restent des griefs contre nous que l'on ne consent pas facilement à négliger.

» Que voulez-vous, un certain nombre de nos parlementaires ont été trop convaincus que le catholicisme n'existait plus. Beaucoup d'entre eux ont réfléchi là-dessus, depuis la guerre. Ils mesurent quelle force est toujours l'Eglise, aux sympathies qu'il a fallu rallier à notre cause par tant d'efforts qu'ils n'auraient pas cru avoir à y employer.

» Et puis la propagande allemande, en Espagne, a tellement circonvenu les esprits ! Songez donc qu'on y a accepté la version des Nauheim et des dépêches Wolff presque comme parole d'Evangile. On a ajouté foi, d'abord, les yeux fermés, aux civils de Louvain qui auraient traîtreusement assailli et égorgé les soldats allemands sans défense.

» — Quand ce serait vrai, leur disais-je, est-ce bien à vous de le reprocher aux Belges ? N'auraient-ils pas, même en ce cas, pris exemple plutôt sur vous, dans votre résistance à nos Français de 1808 ? Les soldats surpris et exécutés, la guerre de partisans, les fontaines empoisonnées, il me semble que vous vous en faites toujours gloire. Et je ne me permettrai pas de vous en désapprouver. »



Mgr BAUDRILLART

(Photo Mascré-Pirou)



Le roi et la reine d'Espagne

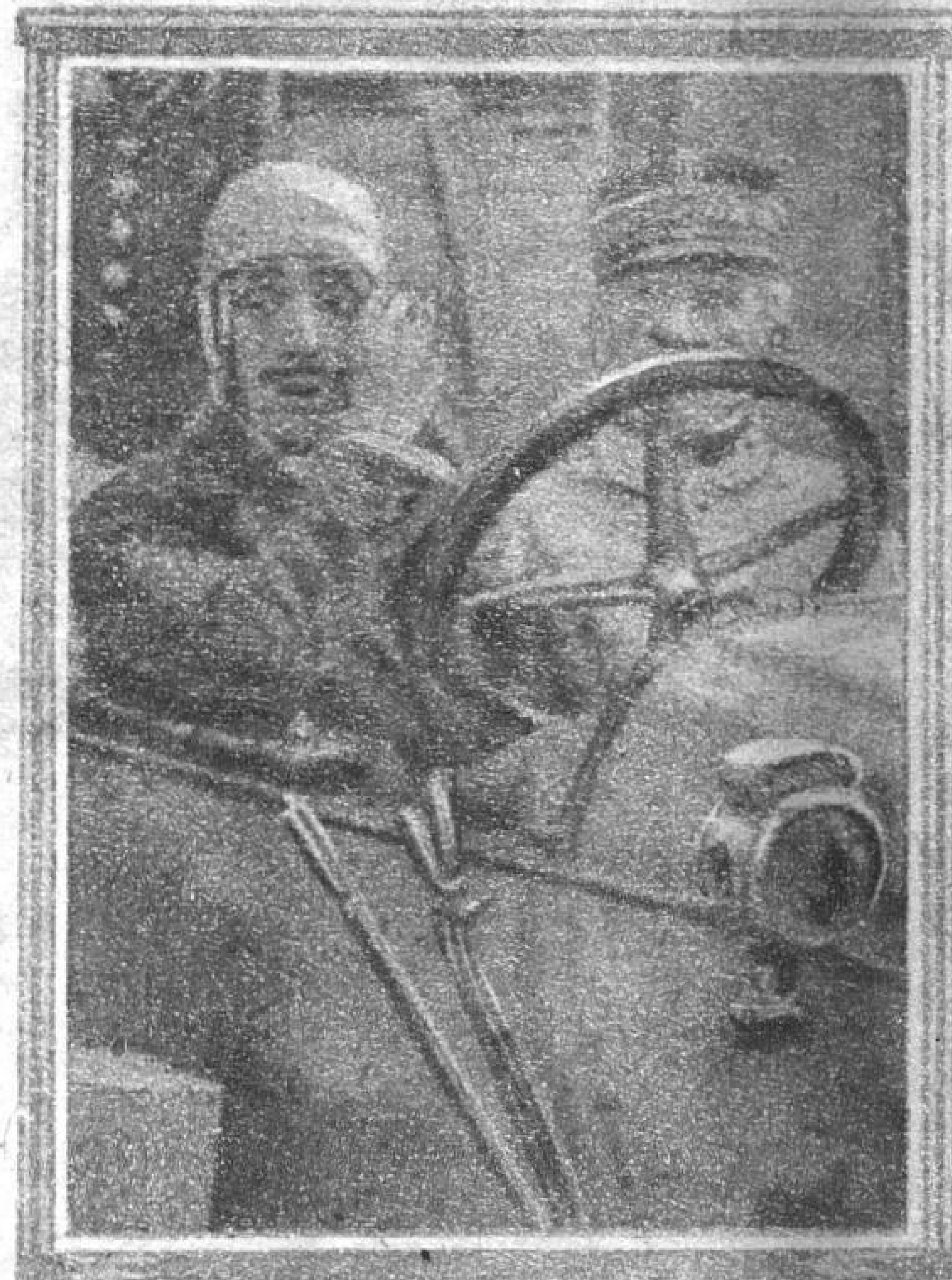
Mgr Baudrillart sourit, au souvenir de l'embarras où sa dialectique mettait ses interlocuteurs.

« — Car, ajoute-t-il, dans certaines régions de l'Espagne, notamment dans l'Aragon, le ressentiment de l'invasion napoléonienne est resté singulièrement vivace. Et cela se comprend. Dans l'Aragon, par exemple, peu de gens savent lire. Les communications sont peu développées. La pensée n'y a guère d'autre aliment que les récits oraux que les parents transmettent de génération en génération, dans leur famille. Il n'y a pas eu, pour ainsi dire, dans ces contrées fermées aux rumeurs du dehors, d'autres grands événements pour émouvoir les cœurs que ce soulèvement de tout le peuple contre les conquérants que nous étions alors. C'est là-dessus que l'on vit. Il y a là un élément toujours le même dont les esprits se repaissent, au village, par les anecdotes ressassées en commun, au cours du siècle. Et ce n'est pas de la sympathie qui en peut naître pour la France.

» Admirablement instruits de cet état d'esprit, les Allemands en ont tiré parti, avec une maîtrise déconcertante. C'est ainsi qu'ils ont reconstitué, en cartes postales, une multitude inouïe de scènes authentiques ou truquées de la guerre d'Espagne, et ils les ont répandues à profusion dans le pays. J'en ai assemblé toute une collection dont j'ai fait cadeau à M. Frédéric Masson.

» — Cependant, aujourd'hui, les choses ont un peu changé, ai-je dit, à Mgr Baudrillart.

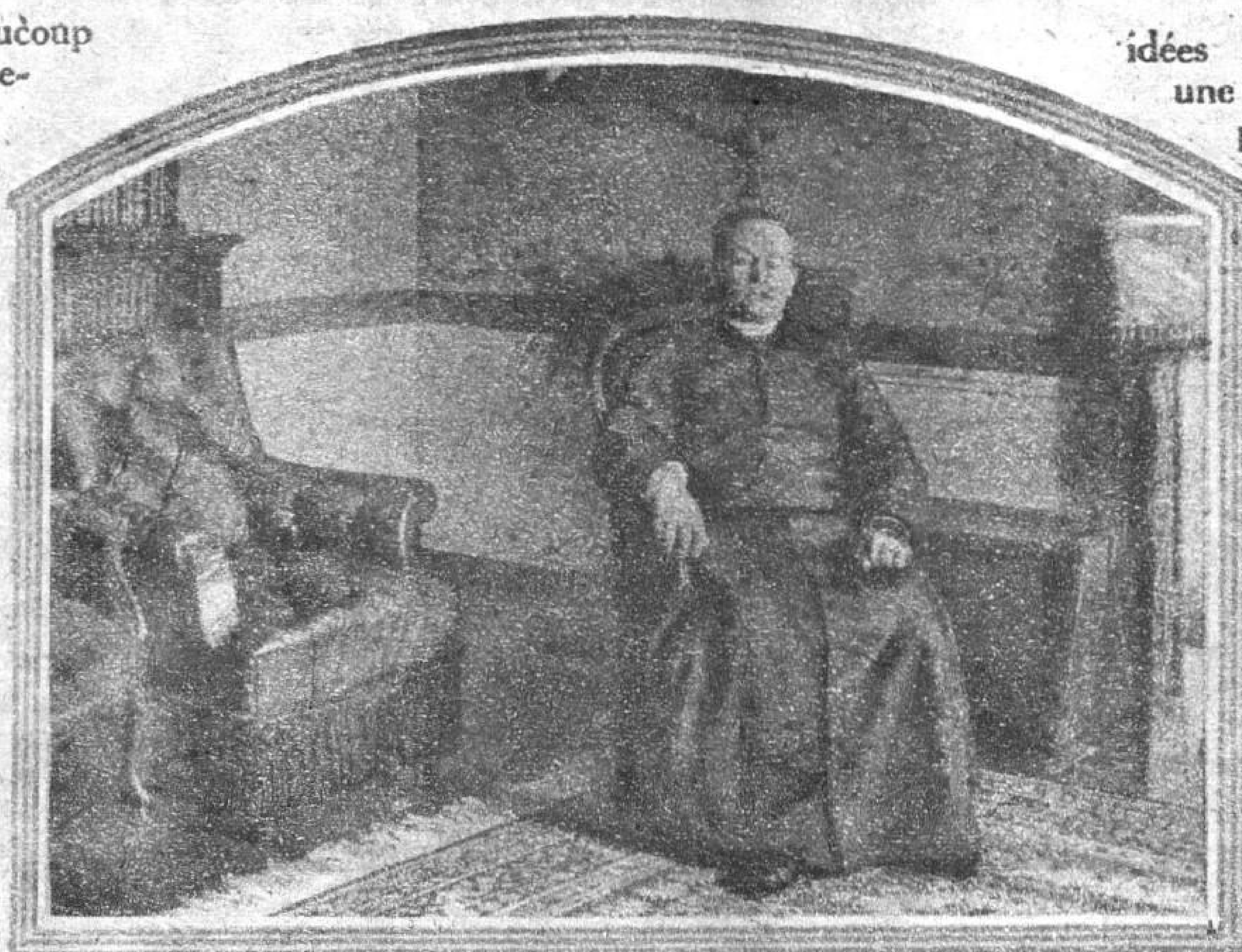
» — Certes ! me répond-il. Nous avons réussi à nous faire écouter. Et on a réfléchi à ce que nous avons pu opposer aux inventions effrontées des Allemands. A l'heure qu'il est, d'ailleurs, les événements se chargent de démontrer aux plus prévenus que les prétentions monstrueuses des Allemands commencent à chanceler. Malgré les préjugés contre la France de la fraction de l'Espagne que je vous ai définie, on y a commencé à s'apercevoir que le triomphe de l'Allemagne n'y mettrait pas moins en danger l'indépendance nationale que la contagion de nos idées françaises. Et, à l'heure actuelle, si une certaine partie de l'Espagne n'est pas encore très chaudement de cœur avec nous, on peut penser qu'elle s'est refroidie sensiblement pour l'Allemagne. Le moins que l'on puisse dire, en outre, des divers gouvernements qui se sont succédé en Espagne c'est qu'ils ont eu une sincère bienveillance pour nous dans leur neutralité. »



Un Souvenir : Alphonse XIII
et le Général Lyautey en 1913

Et c'est un véritable plaisir de constater avec quelle finesse, quel tact, quelle connaissance du caractère espagnol, Mgr Baudrillart s'est employé à ruiner l'emprise allemande en Espagne, et à y fomenter des sympathies, dont nos lecteurs connaissent les éclatants témoignages.

FÉLICIEN PASCAL.



Mgr Baudrillart *at home*

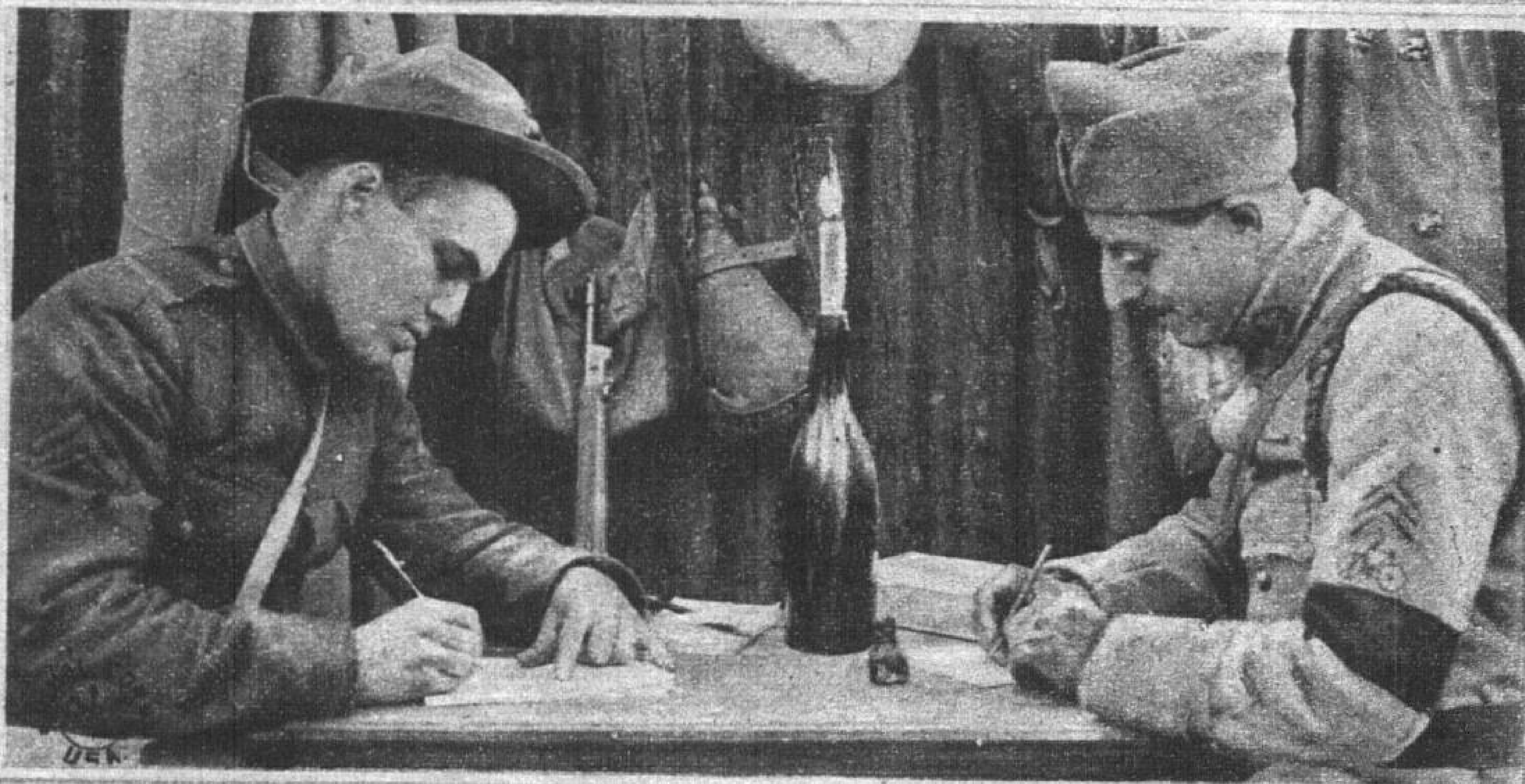
AUCUN ARRÊT N'EST AUTORISÉ DANS LA LOCALITÉ
SI CE N'EST POUR RAISON DE SERVICE

Dans un des faubourgs de Soissons, les Allemands avaient pris la précaution d'apposer une immense pancarte :

« Aucun arrêt n'est autorisé dans la localité si ce n'est pour raison de service. »

Nos troupes victorieuses ont suivi l'ordre exprès de la Kommandantur. Elles n'ont pas stationné ; elles sont allées plus loin !

Et nos amis méditent gravement l'inscription devenue inutile...



Emouvantes et belles, les lettres écrites sur la même table par les frères d'armes apporteront, avec la rumeur de la bataille, l'allégresse des triomphateurs.

Et là-bas, dans un hameau de France ou dans une lointaine ferme d'Amérique, ces pages griffonnées à la hâte iront rasséréner les pauvres cœurs tremblants des fiancées et des mamans...

DANS L'ARMÉE AMÉRICAINE

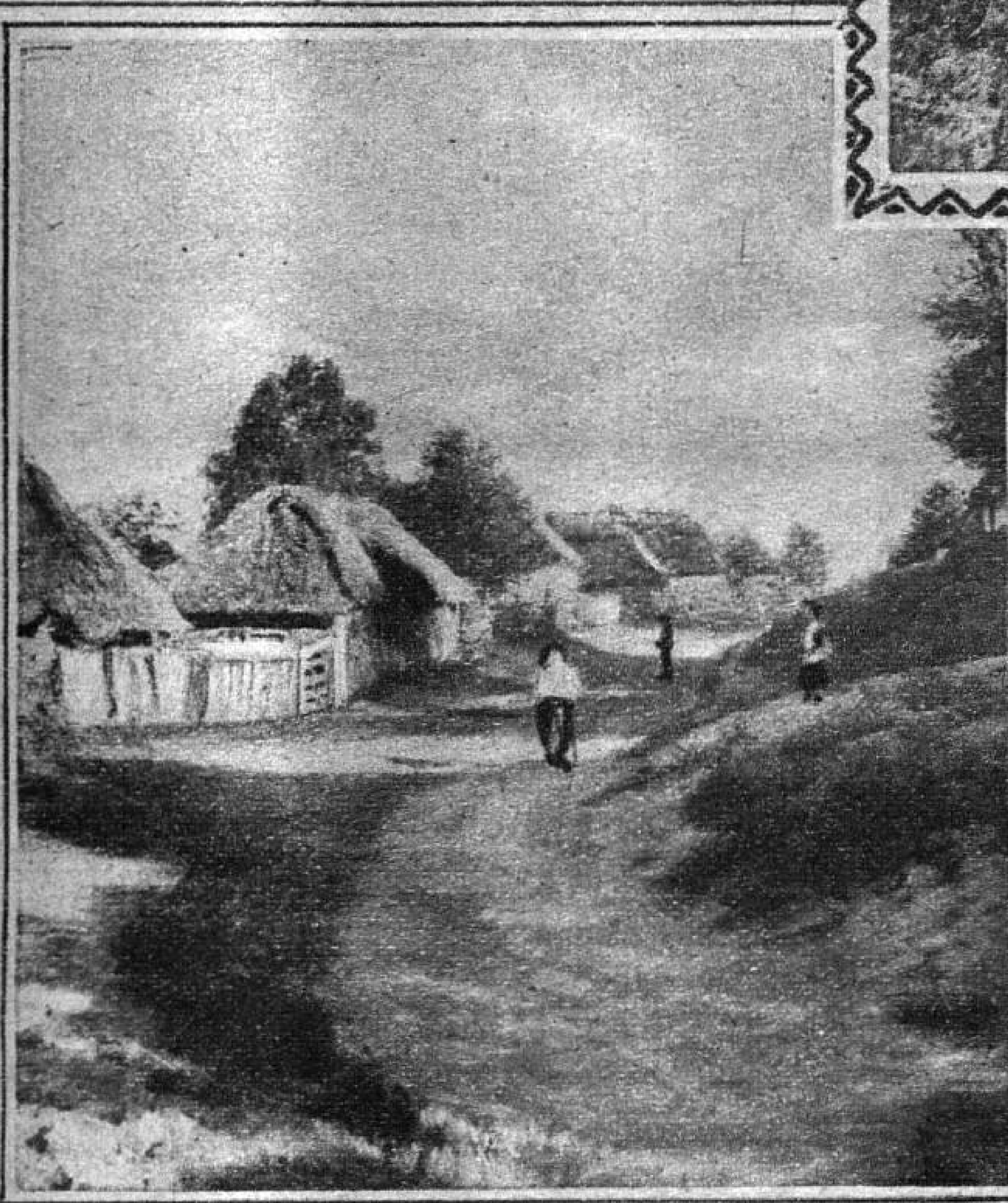
Souvenirs de l'Ukraine

Un de nos distingués confrères, M. P. Gentizon, eut l'occasion, voilà quelques années, de parcourir ce pays et même d'y faire un assez long séjour. Il va dire à nos lecteurs les curieuses impressions qu'il en a rapportées.

Le petit village ukranien près duquel les hasards de mon existence m'amenèrent avant la guerre à passer plus d'une année, se trouve en pleine Podolie, non loin de la ligne de chemin de fer qui conduit de Podwolochisk à Kiew. Il s'appelle Tcherniatin : un joli nom, et qui sonne bien dans ce langage petit-russien, où les mots vibrent comme dans un gazouillis d'oiseaux. Il est adossé à une de ces gigantesques ondulations qui déferlent comme d'immenses vagues de champs et de forêts depuis les Carpathes jusqu'à la mer Noire. Rien n'arrête votre œil dans ces vastes plaines ; en été, le ciel se pose sur cette nature comme une coupe renversée de cristal transparent aux tons à peine frangés par une forêt lointaine.



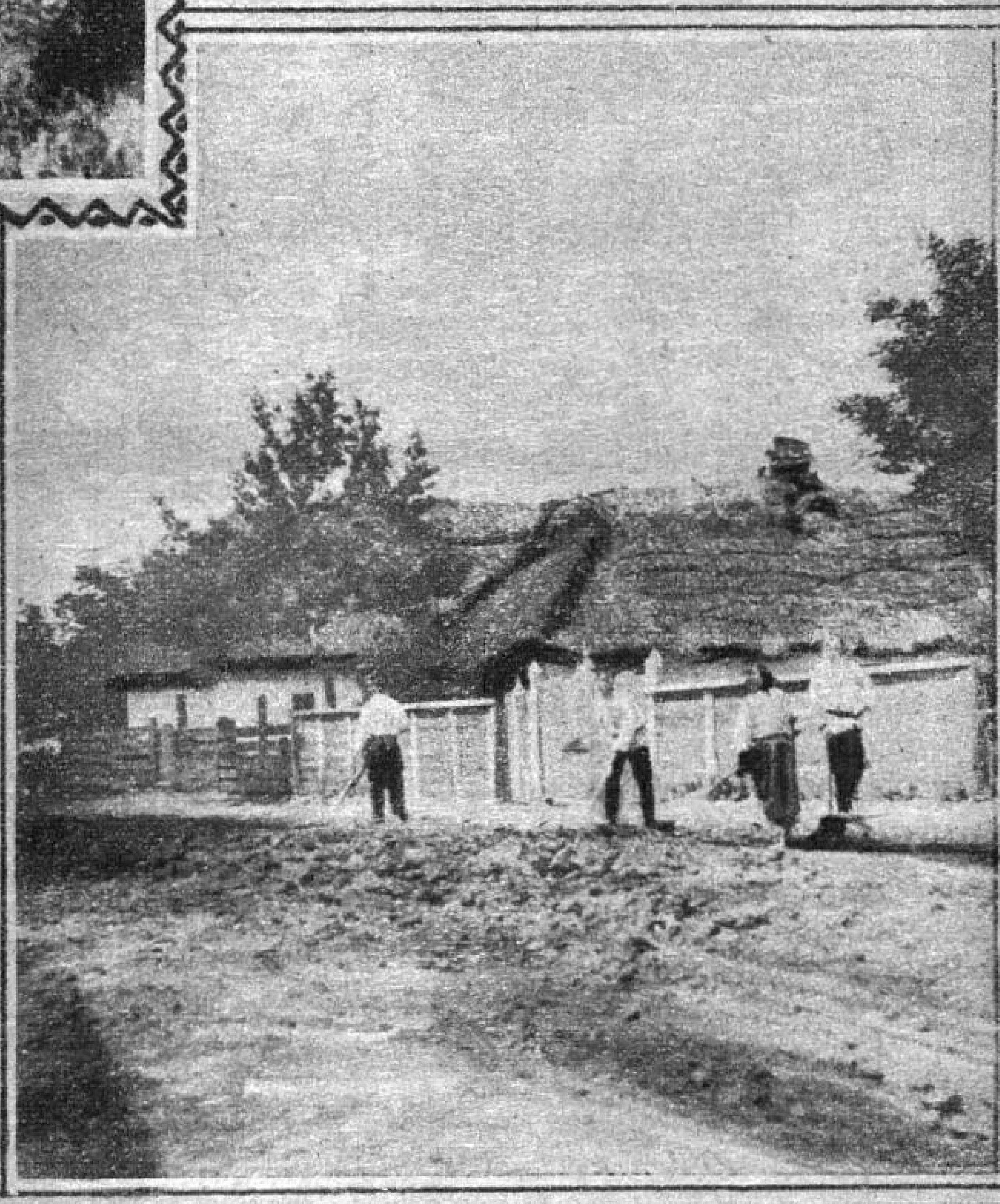
Le Paysan.



Le plus beau coin du village.
Les maisons principales.



Le Juif.



La rue n'est, quand il pleut, qu'une mer de boue.

LA ROUTE ET LES MAISONS

Voudrez-vous, après la guerre, aller le visiter ? Comme auparavant, sans doute, un train dont les chevaux cosaques, crinière au vent, se narguent en galopant devant la locomotive, vous déposera à une station éloignée de quelques verstes. De là, une britchka — voiture rapide à deux chevaux — vous y transportera.

Mais tenez-vous bien au siège, car la route n'a jamais connu ni cantonnier, ni rouleau compresseur ! Deux ornières profondes courent à travers les flaques et des trous où les roues s'enfoncent, glissent, sursautent, et, à certains endroits, votre voiture prendra une inclinaison si inquiétante, qu'une poussée légère du petit doigt suffirait, semble-t-il, pour la faire basculer.

Plus loin, vous franchirez quelques ruisseaux sur de vieux rondins devant lesquels le pavé des villes est un véritable billard ; ces poutres, placées comme les touches d'un piano, se lèveront, retomberont, sursauteront à droite, à gauche, au plus grand danger des piétons... A ce moment, ne parlez pas, car vous vous mordriez cruellement le bout de votre langue.

Mais voici le village : à l'entrée, une inscription sur planche vous indiquera le nombre d'habitants et de cabanes et vous saurez que Tcherniatin possède 434 hommes, 462 femmes et 223 maisons. La route s'élargit et forme la rue principale, large d'une vingtaine de mètres. La rue, c'est le domaine incontesté de chacun ; les paysans y puisent la terre glaise nécessaire à l'édification de leurs huttes, les vieillards dorment au soleil, les enfants y jouent, demi-nus, tandis que les porcs, en longues théories, y promènent leurs panses charnues et leurs groins fureteurs. Surtout, attention aux chiens ! ils aboient pour une mouche, et malheur à celui qui ne porte pas le *roubachka* (blouse petite-russienne) ou le bonnet en peau de mouton. Ces molosses le pressentent ; ils hurlent même avant de l'apercevoir, le reconnaissent au milieu des paysans et l'attaquent alors avec une furie toute cosaque.

A droite et à gauche de la rue, s'élèvent les cabanes aux toits de chaume assombri par les pluies, mais dont les murs aux rondins superposés et recouverts de terre glaise blanchie à la chaux reluisent sous le grand soleil d'août avec un éclat de neige fraîche, éblouissant. Quelques huttes sont de vrais bijoux. Avec leurs fenêtres fleuries de fuchsias et de géraniums, elles font l'effet, avec le petit verger qui les entoure, d'une aimable bergerie, d'un trianon rustique. Le plancher est, il est vrai, de terre battue ; mais ce plancher on l'époussète, on le



Devant la maison un jour de fête.

nettoie, on le vernit même, en jaune, en vert ; et puis il ne crie pas comme celui des chalets suisses ou savoyards, au contraire il étouffe le bruit des pas, il est tendre comme de la pâte et frais comme le sol d'une cave, un parquet idéal ! Sur les murs, des envolées d'icones au sourire figé reflètent dans leur dorure toute l'intensité de la foi religieuse des paysans de l'Ukraine ; des chromos allemands trônent à la place d'honneur avec, tout autour, des tapis d'Orient colportés par des juifs, des croix, des objets bénits, sortant de quelque monastère de Kieff, des illustrations de magazines anglais et parfois même un château de Chillon, un palace de la Riviera échoués en pleine Ukraine on ne sait comment. Dans un coin, un poêle énorme, avec des niches, des cachettes superposées servant de garde-manger, de coffre-fort et où les enfants s'endorment après y avoir joué à cache-cache.



Les blés dans les grasses plaines de l'Ukraine.

UN VIEUX MOUJIK

Mais voici la maison d'Ivan Ivanovitch. Entrez avec moi. Je connais le propriétaire, un vieux moujik aux cheveux à l'écuelle, aux yeux pétillants dans un ébouriffement de barbe blonde — la vraie barbe russe qui commence aux yeux et balayerait le sol sans l'aide des ciseaux. Ses lèvres déposeront un long baiser humide sur le dos de votre main. Ne vous refusez point, le vieux en serait fâché : il vous trouverait fier. Puis il vous offrira un siège, il se multipliera pour vous restaurer. Que désirez-vous ? De la soupe aux orties fraîches, du maïs en grappe, cuit à l'eau, un œuf cuit dans le ventre d'une pomme de terre, ou du *varenick*, c'est-à-dire du laitage entouré de pâte tendre arrosée de lard fondu ? En tout cas, vous aurez des concombres qui se mangent ici à belles dents comme des pommes de terre et peut-être sortira-t-on des profondeurs du poêle un carré de miel doré comme l'ambre et tendre comme une crème ; car l'hospitalité petite-russienne, c'est l'hospitalité arabe, c'est le maître qui s'incline, s'efface devant son hôte, le prévient, le tourmente de bons procédés.

Mais peut-être est-ce le carême ? Alors point de de lait, point d'œufs, point de viande, ni poisson, ni beurre ; seulement des légumes, des pommes de terre cuites à l'huile de tournesol, du gruau, des oignons, de l'ail.



Le retour des moissonneurs.



Après la moisson, on danse.

LES MAISONS DE DIEU

Une petite église en bois domine le village ; sur le clocher byzantin s'épanouit la forme bulbeuse d'un dôme pointu dressé vers le ciel. Les paysans ne passent jamais devant le portail sans se signer, et le dimanche ils remplissent la nef d'une foule recueillie. Pas de bancs, pas de sièges, comme dans toutes les églises russes. Pendant que le prêtre psalmodie la liturgie, les hommes et les femmes forment devant l'autel, à tour de rôle, un large demi-cercle. Chacun tient un cierge d'environ 2 mètres et suivant le rite s'agenouille, se relève, se prosterne avec la ferveur des âmes simples, tandis qu'un chœur de jeunes gens et de jeunes filles chante en mineur, comme répons aux paroles du prêtre, des chœurs grégoriens.

Si la ferveur apparente des gestes correspond à un état d'âme aussi exalté, le paysan petit-russien est très pieux. Il se conforme à toutes les cérémonies qu'il suppose nécessaires à son salut ; rites, carêmes, génuflexions, révérences, signes de croix, il n'en oubliera aucun ; jamais il ne mangera de pigeon, parce que c'est sous la forme de cet oiseau que le Saint-Esprit s'est révélé aux apôtres ; jamais non plus il ne travaillera la terre



Déclaration d'amour

aux jours de fête, à la Saint-Alexandre, à la Saint-Pierre et Paul, à la Saint-Nicolas, ni aux fêtes de la Croix, de la Vierge, de la madone de Kazan. Mais peut-être est-ce là que s'arrête sa religion.

Peut-être sa vie intérieure n'est-elle que néant. N'empêche; cette pleine confiance en la vertu d'un geste, cette foi si intense et ce cérémonial d'un autre âge émeuvent chez ce paysan rivé à un lopin de terre et vivant au jour le jour. Aucune révolte contre sa condition; tout est bien, tout est juste, et cette soumission aux épreuves a un parfum de fatalisme qui sent l'approche de l'Orient. Confiant dans l'efficacité de tous les rites religieux, s'il a été baptisé, s'il a jeûné, s'il a communié tous les ans, s'il s'est signé dévotement devant les icones, s'il n'a point travaillé la terre aux jours défendus, il sent approcher la mort avec la plus grande tranquillité. Il n'est tourmenté d'aucun doute; sans regret du passé, sans crainte de l'avenir, il attend avec calme, avec beauté, l'instant fatal et meurt avec une résignation qu'un stoïcien pourrait envier.

Parfois, au commencement de l'office, un vieux moujik a fait l'offrande au prêtre d'un poulet rôti, d'une miche de pain noir ou d'un panier de fruits et pendant toute la messe ces victuailles resteront déposées devant l'autel, mêlant leurs odeurs terrestres aux parfums de l'encens.

DANS LE VERGER

Lors de la saison des fruits, jeunes garçons et jeunes filles vêtus de leurs plus beaux atours, vont en bandes faire bénir la récolte des vergers et des jardins. Ainsi les jeunes Romains allaient invoquer Pomone; les bras des uns sont chargés des dépouilles de la terre; les mains des autres soutiennent des corbeilles rustiques débordant de pommes ou de poires étalées sur des lits de marguerites et d'œillets; les petites filles, avec leurs costumes de grand'mère étreignent précieusement de gros bouquets de fleurs des champs. A l'église, ils s'agenouillent et sur cette foule recueillie le prêtre jettera l'eau bénite en invoquant la bénédiction de Dieu... Vieille coutume émouvante, évoquant tout le passé de ce peuple agricole et berger et montrant combien cette population est restée elle-même depuis des siècles, conservant ses traditions et ses rites, encastrée pour ainsi dire dans le sol et immuable comme lui.

L'ESPRIT DE CLOCHER

L'Ukraine n'est pas formée, comme on pourrait le croire d'un seul peuple d'une même race; elle est en petit l'image fidèle du grand empire des tsars: une mosaïque de races, de religions et d'idiomes divers. Prenez par exemple quatre villages contigus et se trouvant sur le même bien seigneurial: l'un d'eux sera orthodoxe, l'autre vieux-croyant, le troisième catholique, le dernier juif et vous ouïrez tour à tour les consonnes sifflantes du russe jusqu'au zézaiement tudesque du juif en passant par le polonais et le petit-russien. Bien plus, chaque nationalité vit *more majorum* et n'entretient qu'aussi peu que possible de relations avec ses voisins. Pas de fusion entre eux, aucun mariage, aucune « fréquentation » même d'un village à l'autre; on s'ignore tout simplement! L'esprit de clocher est essentiellement russe.

Les vieux-croyants forment une secte religieuse qui n'a jamais voulu admettre les innovations rituelles du tsar Alexis. Ils n'ont pas de prêtres; de simples paysans officient à tour de rôle dans les messes et pour le rigorisme religieux, ils en remontreraient même aux Genevois et aux Ecossais du XVIIe siècle; ainsi les pères vont jusqu'à souffleter leurs enfants s'ils se retournent en allant à l'église. Les femmes y portent la mode Empire; leurs jupes aux tons criards se nouent exactement sous la poitrine et ces élégantes des steppes ont en pleine moisson des tournures d'une Juliette Récamier rustique. Les vieux-croyants ne fument jamais. Plusieurs auteurs rapportent qu'ils s'abstiennent d'alcool, j'ai pu me rendre compte, hélas! qu'il n'en était rien. Un écrivain, Dixon, raconte même qu'ils ne mettent point de sucre dans leur thé, qu'ils ne rompent jamais le pain avec l'étranger ni ne boivent dans un vase qu'auraient touché des lèvres d'hérétique... Cela ressemble à tous ces détails fantaisistes qu'Alexandre Dumas publiait dans son *Voyage en Russie*. L'inventif romancier ne s'étendait-il point à l'ombre du *klukua*, petit arbuste de la hauteur d'un champignon? Ne disait-il point avoir trouvé dans les steppes une race de chiens appelés *sobakes*. Cette race, il l'aurait baptisée *hunde* en Allemagne et *dogs* en Angleterre.

LES DRAMES DU VILLAGE

La race autochtone est celle du Petit-Russien orthodoxe. Quels superbes paysans! Les traits peut-être un peu rudes, mal dégrossis, mais par contre la taille haute et forte, avec des muscles saillants sous la minceur des blouses, de vraies carrures d'athlète. Le plus frappant, c'est que sous cette enveloppe calme et froide de géants russes, ils cachent tous les caractères des peuples du Midi; ainsi, des passions violentes, des jalousies féroces, jusqu'à des désirs de vengeance à étonner un Corse.

L'année précédente, dans le village que j'habitais, en pleine noce, un rival avait tué le fiancé d'un coup de couteau. Le meurtrier fut acquitté sous condition d'un petit stage dans un couvent. Le jury de la Seine n'aurait pas fait mieux.

Plus imaginatifs que leurs frères du Nord, ils sont en même temps plus artistes; des fleurs orneront leurs cabanes, des broderies délicates garniront leurs blouses. Ils chanteront en s'accompagnant de la balalaïka (guitare à trois cordes) et sauront tenir l'archet à faire honte à tous les violoneux de nos fêtes. Avec cela, gais, superstitieux, et laissant éclater jusque dans leurs gestes, même avec un étranger, une bonté douce et aimable, cette bonté du moujik qui a fait dire qu'ils ont tous un peu de Tolstoï dans l'âme.

Le paysan est vêtu d'une roubachka, sorte de blouse-chemise serrée à la taille et bouffant sur le pantalon qui disparaît dans de grosses bottes. Quoique le blanc domine, toutes les couleurs sont admises et le dimanche surtout, ces paysans rouges, bleus, violets et jaunes ont de véritables allures de carnaval; mais cela ne choque point et jette au contraire une tache claire et gaie sur le paysage gris et monotone.

Les femmes affectionnent les mêmes couleurs. De lourds colliers en faux corail s'arrondissent sur la taille brodée et la jupe se relève de chaque côté jusqu'à la hanche découvrant les plis d'un jupon blanc.

COQUETTERIE

Toutes portent le même costume, petites filles comme grand'mères, riches comme pauvres. Une différence pourtant: les femmes mariées sont tenues de se couvrir la tête d'un châle, tandis que les vierges ornent leur chevelure de fleurs brodées et d'un flot de rubans bigarrés voltigeant jusque sur les épaules. Seules les têtes enrubannées peuvent danser; les autres jamais, exception toutefois pour les jeunes filles qu'une aventure d'amour aurait forcées de se garnir le chef du châle fatidique et que, pour cette raison, on appelle « filles couvertes ».

Toutes vont nu-pieds. Rien ne les effraie, boue, cailloux; j'en ai vu même courir sur les champs de blé fraîchement moissonnés. De même toutes sont court-vêtues; d'ailleurs, point de cette fausse pudeur qui recouvre souvent des idées malsaines et qui s'épanouit avec la civilisation.

LE BLÉ

La terre qu'ils cultivent est très fertile et renouvelle toujours, même sans engrais, d'abondantes moissons. C'est la terre noire, terre endormie pendant les longs mois d'un hiver rigoureux mais qui se réveille sous un été brûlant et fécond, en faisant jaillir le blé comme une végétation de forêt vierge, sous un jet de sève puissant! Le blé! Toutes leurs richesses, leurs espoirs, toute leur vie gravite autour de lui et lorsque août règne c'est, du levant au couchant, l'immense mer des épis où le vent creuse des vagues dorées et mobiles, zébrant le paysage comme des rayons de soleil. C'est la moisson. Tout le pays, alors, est comme secoué d'une frénésie de travail; aucun bras inactif; garçons, filles, vieillards, tous ont leur besogne.

Les femmes se font hommes; dans la poussière des batteuses elles soulèvent les gerbes, portent les sacs, ramassent la paille et jusque bien avant dans la nuit leurs cris, leurs chants rauques accompagnent le bruit sourd des machines.

Avant l'aube on recommence. Du fond de l'horizon, au galop, les petits chevaux apportent des monceaux de gerbes. Debout sur les chars, les gars knoutent leurs bêtes ou les excitent par des *rrrrr* gutturaux, et c'est à qui arrivera le premier.

Le pays n'est plus qu'une ruche bourdonnante, comme si les paysans voulaient rattraper en quelques jours, par un excès de travail, le repos de cinq mois d'hiver.

Puis, quand toute la plaine est tondue, rasée comme après une invasion de sauterelles, les réjouissances commencent. La bière, le vin de Crimée, la vodka — cette limonade à cochons comme l'appelaient les soldats de Napoléon — coulent à flots. Sur l'herbe, les danses s'organisent. Deux violons, une clarinette grincent, sifflotent éperdûment tandis qu'un solide gars tape à coups précipités sur un tam-tam, comme à la charge. Et c'est toujours le même rythme saccadé, violent et emporté comme un galop, rythme qui a dû jaillir spontanément, jadis, du tréfonds de ces âmes cosaques, au temps de leurs chevauchées épiques. C'est échevelé comme une rapsodie de Liszt, en même temps c'est brutal et sauvage, presque démoniaque. Les lourdes bottes frappent le sol, les spectateurs frappent des mains, les danseurs poussent de hauts cris: *yaou... yaou... yaou*, et sur le rythme que scande ainsi toute la foule ils tournent à deux, à trois, à quatre, comme en un vrai sabbat. Quelquefois les hommes seuls dansent, l'un après l'autre, au milieu du rond; ils pirouettent, sautent, retombent sur leurs talons le corps ployé; puis, accroupis, ils lancent leurs jambes de côté, se frappant les mains pardessous les cuisses.

Les uns se font gloire de sauter le plus haut, les autres tourbillonnent comme des derviches-tourneurs jusqu'à vaciller après, comme pris de vin. Ainsi dansaient déjà les Cosaques au temps de Mazeppa.

Puis, la nuit descend sur l'immensité des steppes. Sous le ciel étoilé, les couples rentrent au village et leurs rires jeunes vibrent dans l'air. Près de l'étang, pendant de longues heures encore, les violons continuent leurs airs endiablés et le tam-tam, dans le lointain, continue de battre la charge.

P. GENTIZON

ALMANACH POÉTIQUE

LE MOIS D'AOUT

ZODIAQUE

C'est *La Vierge*, fille de Jupiter et de Thémis qui entre à présent au cycle zodiacal. Son nom est Astrée. Quelques savants qui ont des bonnets pointus s'efforcent d'épier chacun de ses mouvements. Leur indiscrétion fait songer à celle des vieillards lorgnant la chaste Suzanne. Puisqu'on nous rapporte que c'est la perversité des hommes qui obligea Astrée à regagner l'Olympe, d'où elle était descendue un jour d'août, c'est-à-dire en l'âge d'or, nous pouvons inférer que l'inconvenance de ces astrologues fut l'une des principales causes de sa fuite et qu'ils n'ont choisi, les polissons, une carrière si respectable qu'afin d'inquiéter la vertu jusque dans les abîmes de l'air et de la nuit. Mais ils sont déçus, ils n'aperçoivent plus la déesse que sous la forme de la constellation en quoi elle s'est muée. Parfois même, ce groupe d'étoiles gracieuses leur est caché, la lunette ne leur renvoie plus que l'image du nez qu'ils font.

HOROSCOPE

Si vous naissez dans l'Août,
Saison du cantaloup
Serez mère féconde.
Croissez, multipliez
Comme sur l'espalier
La pêche rose et blonde :
Vous aurez un collier
De perles de Golconde.

POTAGER

Melon. — C'est l'alcarazas du Bon Dieu. Le soleil y distille une glace fondante et parfumée. O voyageur ! qui vas dans le désert : charge de melons ton chameau. Tu sauras comme il est agréable de goûter, quand souffle le simoun, à l'un de ces fruits ; que sa chair soit glauque comme le jade, ou rose ainsi que la rose, ou pâle tel que le miel printanier. Tantôt sa surface est d'un marbre poli, vert et moucheté; tantôt rugueuse et d'aspect terreux, et, tantôt il n'a point de côtes ; et, tantôt, pour nous rappeler son origine orientale, il forme un faisceau de croissants.

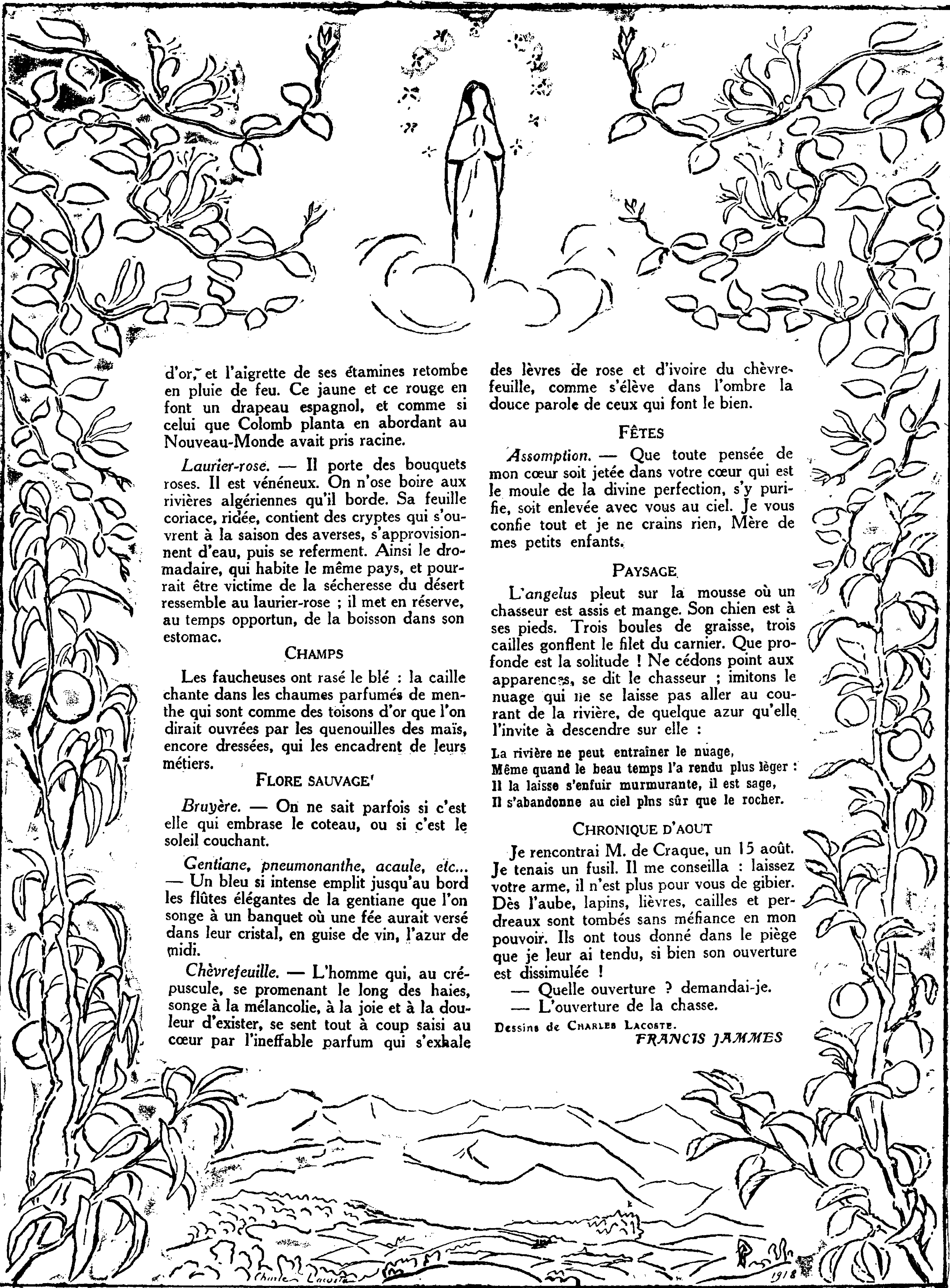
VERGER

Pêche. — Elle est le résumé du soleil ; comme lui elle a un noyau entouré d'or et de flamme, et son globe est suspendu parmi d'autres globes, dans l'arbre, comme l'astre entre les astres dans le ciel. Mais tandis que les mondes s'attirent les uns les autres, les pêches attirent les gourmands qui les dépouillent de leur velours cramoisi, les partagent en deux si l'espèce s'y prête, les débarrassent de leur cœur de bois, les convertissent en petites écuelles de vermeil où ils mangent l'ambroisie en buvant le nectar.

Prune. — La meilleure, qui est d'un vert doré, se fendille lorsqu'elle est mûre. Quand les prunes sont confites, elles ressemblent à de vieilles filles ridées et brunes, de peu d'apparence, mais qui sont restées bonnes. Elles prennent alors le genre masculin : on les appelle pruneaux.

JARDIN D'AGRÉMENT

Poinciana Gilliesii. — Je n'oublierai jamais l'émotion que je ressentis lorsque je découvris, pour la première fois, au jardin botanique de Bordeaux, cet arbuste originaire des Antilles, l'un des plus ravissants que j'aie vus. Sa corolle papilionacée est



d'or, et l'aigrette de ses étamines retombe en pluie de feu. Ce jaune et ce rouge en font un drapeau espagnol, et comme si celui que Colomb planta en abordant au Nouveau-Monde avait pris racine.

Laurier-rose. — Il porte des bouquets roses. Il est vénéneux. On n'ose boire aux rivières algériennes qu'il borde. Sa feuille coriace, ridée, contient des cryptes qui s'ouvrent à la saison des averses, s'approvisionnent d'eau, puis se referment. Ainsi le dromadaire, qui habite le même pays, et pourrait être victime de la sécheresse du désert ressemble au laurier-rose ; il met en réserve, au temps opportun, de la boisson dans son estomac.

Champs

Les faucheuses ont rasé le blé : la caille chante dans les chaumes parfumés de menthe qui sont comme des toisons d'or que l'on dirait ouvrées par les quenouilles des maïs, encore dressées, qui les encadrent de leurs métiers.

Flore sauvage[1]

Bruyère. — On ne sait parfois si c'est elle qui embrase le coteau, ou si c'est le soleil couchant.

Gentiane, pneumonanthe, acaule, etc... — Un bleu si intense emplit jusqu'au bord les flûtes élégantes de la gentiane que l'on songe à un banquet où une fée aurait versé dans leur cristal, en guise de vin, l'azur de midi.

Chèvrefeuille. — L'homme qui, au crépuscule, se promenant le long des haies, songe à la mélancolie, à la joie et à la douleur d'exister, se sent tout à coup saisi au cœur par l'ineffable parfum qui s'exhale des lèvres de rose et d'ivoire du chèvrefeuille, comme s'élève dans l'ombre la douce parole de ceux qui font le bien.

Fêtes

Assomption. — Que toute pensée de mon cœur soit jetée dans votre cœur qui est le moule de la divine perfection, s'y purifie, soit enlevée avec vous au ciel. Je vous confie tout et je ne crains rien, Mère de mes petits enfants.

Paysage

L'*angelus* pleut sur la mousse où un chasseur est assis et mange. Son chien est à ses pieds. Trois boules de graisse, trois cailles gonflent le filet du carnier. Que profonde est la solitude ! Ne cédons point aux apparences, se dit le chasseur ; imitons le nuage qui ne se laisse pas aller au courant de la rivière, de quelque azur qu'elle l'invite à descendre sur elle :

La rivière ne peut entraîner le nuage,
Même quand le beau temps l'a rendu plus léger :
Il la laisse s'enfuir murmurante, il est sage,
Il s'abandonne au ciel plus sûr que le rocher.

Chronique d'aout

Je rencontrai M. de Craque, un 15 août. Je tenais un fusil. Il me conseilla : laissez votre arme, il n'est plus pour vous de gibier. Dès l'aube, lapins, lièvres, cailles et perdreaux sont tombés sans méfiance en mon pouvoir. Ils ont tous donné dans le piège que je leur ai tendu, si bien son ouverture est dissimulée !

— Quelle ouverture ? demandai-je.

— L'ouverture de la chasse.

Dessins de Charles Lacoste.

FRANCIS JAMMES

LES LIVRES



Marius Manfouty, par MM. SCHURMANN et GUILLOT DE SAIX (Albin Michel, éd.) ; *Le courage d'être vraie*, par Mme M. Grépon : *Un Inconnu passa...*, par Mme M. LAPARCERIE (Flammarion, éd.) ; *Le Chagrin sous les vieux toits*, par Mme HENRY-ROZIER (de Boccard, éd.).

Le roman du comédien a été fait et refait. Brichanteau demeure comme une figure-type dans notre littérature et, après Jules Claretie, d'autres ont essayé de nous donner de l'homme de théâtre une image définitive. Peu d'auteurs y ont réussi, les uns sacrifiant à la caricature facile du cabotinage banal, les autres confondant trop complètement l'homme de la scène et l'homme de la rue. Et pourtant, ce monde des théâtres est un beau domaine d'observation pour le psychologue et le philosophe. Le roman du comédien pourrait être le plus curieux et le plus émouvant des romans.

MM. J. Schurmann et Guillot de Saix viennent de s'y essayer à leur tour et le livre qu'ils publient sous le titre : *Marius Manfouty*, premier prix du Conservatoire, est tout à fait intéressant. Est-ce un roman à proprement parler ? Il n'y a ni récit, ni intrigue, ni développement littéraire d'une thèse pouvant constituer la trame d'un roman ; mais les auteurs nous présentent un type de comédien dont ils nous expliquent la formation morale et intellectuelle en le prenant dès l'enfance, dont ils nous dévoilent l'âme en le faisant évoluer consciencieusement dans son milieu. Marius Manfouty se raconte moins par ses aventures, qui sont quelconques, que par ses attitudes et ses mots. C'est le cabotin dans tout son égoïsme atroce, dans toute sa vanité puérile, le cabotin-né, vivant pour et par l'illusion, pour lequel toute vie se résume dans la scène à jouer et l'impression à produire.

Ce Marius Manfouty, né d'une mère romanesque et d'un père positif, et élevé par une tante concierge d'un théâtre de province, est pris par cette vie dès ses plus jeunes années. Ce qu'il y a en elle de factice, le séduit et le subjugue, lui déforme l'esprit et le cœur. A dix-huit ans, il compose un drame absurde et s'entend fort bien à exploiter ses camarades pour le faire jouer. Il déclame, il interprète, il étudie ses gestes et se fait une voix. Du talent ? Même pas ; mais un tempérament, une sorte d'instinct de ce qui porte sur un public facile ; surtout, un effarant besoin de paraître, de retenir l'attention. En vérité, l'art et l'amour du beau ne comptent guère pour cette nature âpre et grossière qui ne s'exalte que pour le mirage et la gloriole. La volonté d' « arriver », qui est une chose noble chez un être d'élite, étouffe chez Marius Manfouty toute dignité humaine. Il abandonne sa mère, une jeune fille qu'il a séduite et l'enfant qu'il a d'elle, pour suivre une drôlesse avec une troupe en tournée. A Paris, il se débat dans les petits emplois, et comme il a de l'audace et de l'entregent, il se sert de tout et tous pour se pousser. Au Conservatoire, c'est en jouant une scène de tragédie qu'on lui découvre une nature de comique et, premier prix du Conservatoire, il s'applique à « faire sa vie », ne s'embarrassant ni de scrupules ni de remords. Il la fait mal, d'ailleurs, trop gonflé de sot orgueil et dévoré d'impuissante envie pour se créer des amis. Il ne sera, en fin de compte, qu'une « vedette » pour tournée dans la lointaine province, et ce qui achève de nous le révéler tout entier, c'est quand, devant le cadavre de sa mère, il n'a pas une larme, pas un élan sincère, tout au souci de l'effet à produire et du rôle à jouer.

Ah ! le type n'est pas beau, mais on le sent prodigieusement vivant. Peut-être les auteurs ont-ils mis quelque cruauté à accentuer certains traits, et l'on commettrait une grave erreur, sans doute, en supposant que Marius Manfouty, c'est tout le comédien. Il incarne un type de cabotin sans culture et sans conscience, chez lequel des moyens naturels et l'acquis du métier donnent aux foules l'illusion du talent et de la maîtrise. MM. Schurmann et Guillot de Saix, avec le souci de faire vrai et vivant, ont placé leur héros dans un milieu où la fiction et la réalité sont habilement mêlées. Autour de Marius Manfouty glissent des figures illustres et des physionomies bien parisiennes. C'est Mme Sarah Bernhardt à ses débuts, Laferrière, Got, les deux Coquelin ; c'est Mme Reichenberg et Mme Réjane ; c'est Francisque Sarcey dont la bonhomie était faite de beaucoup de finesse et de philosophie, d'autres encore dont le rappel donne du piquant et de la saveur aux anecdoctes et aux souvenirs qui émaillent le récit. Ce volume révèle chez ses auteurs une connaissance profonde du monde des comédiens, et il nous montre une vie des coulisses assez différente de celle que le bon public, jusqu'au bout dupe de l'illusion, aime à s'imaginer et dont les artistes eux-mêmes ont trop souvent créé la décevante légende.

Mme Marguerite Grépon nous donne un roman, *Le Courage d'être vraie*, qui ne manque ni d'intérêt ni de métier. C'est l'histoire sentimentale d'une jeune fille qui veut échapper au vide de la vie conventionnelle, et rêve d'une existence loyale et claire aux côtés de l'homme qu'elle aimerait et dont elle serait aimée. Mais l'épreuve des jours lui est cruelle : foncièrement honnête, ayant le respect, malgré tout, et la crainte de ce « monde » dont elle a voulu s'affranchir, elle lui reviendra le cœur meurtri, et résigné. Ce roman a de très sérieuses qualités de composition et de style et le récit, bien mené, avec un ensemble de figures assez curieuses, est attachant. Mme Marie Laparcerie, dans *Un Inconnu passa...* nous raconte l'éternelle aventure de la jeune femme qui marche à « son destin ». Le destin ici, c'est l'homme surgissant à l'heure de la grande crise sentimentale, ayant des « devoirs » et auquel on sacrifie tout, dont on accepte tout, « même la volonté de souffrir ». Cette analyse d'un

---

EN MARGE DE LA BATAILLE

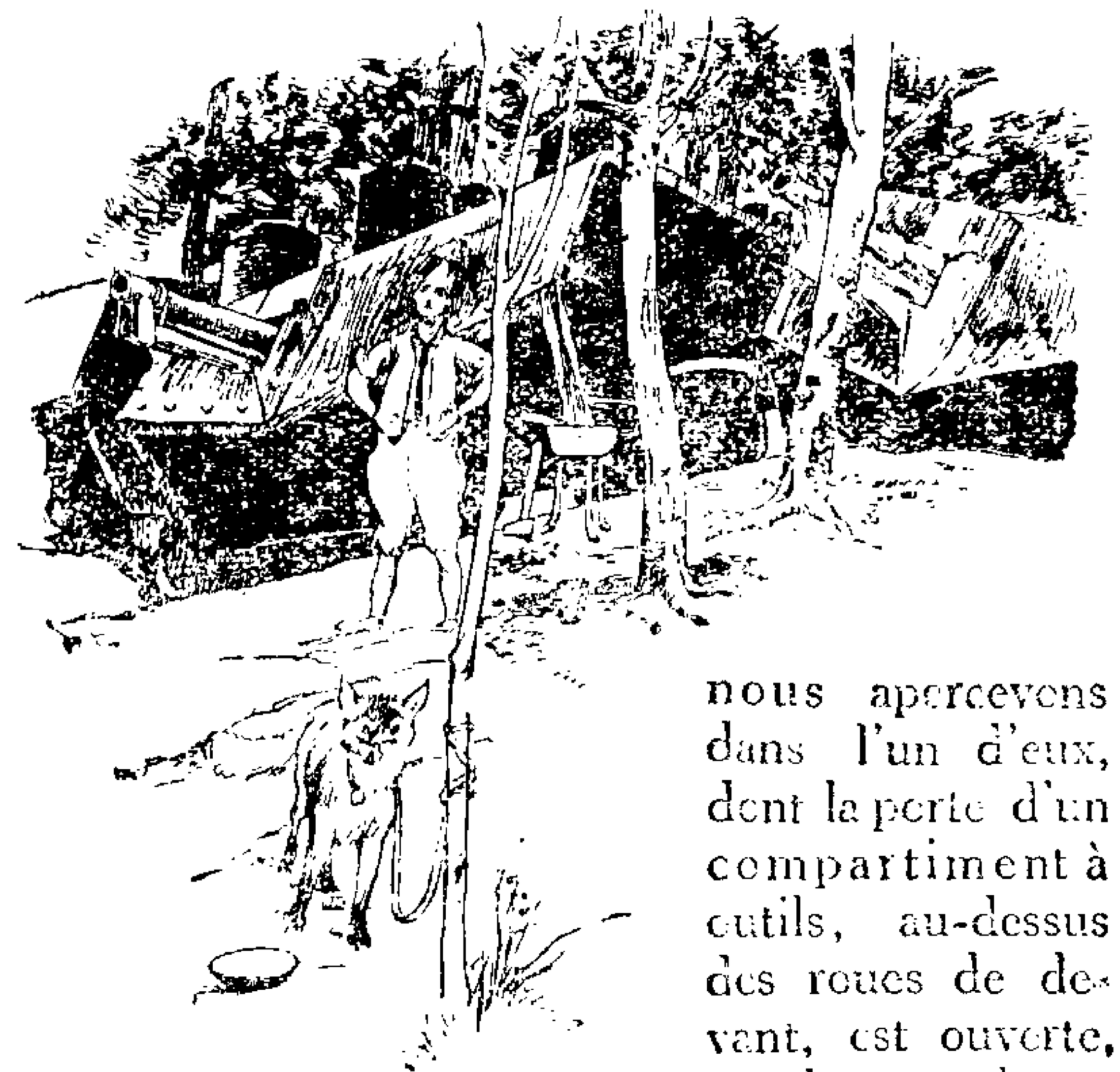
(De notre correspondant aux armées.)

« POULOT »

Dissimulés sous les arbres d'un petit bois, les tanks, quelques-uns montrant les glorieuses blessures de leur carapace, sont au repos. En manches de chemise, maintenant, le bonnet de police sur l'oreille, les artilleurs de l'A. S., ayant, l'avant-veille, mené une dure attaque, examinent attentivement le mécanisme ceux des chars d'assaut qui sont revenus à peu près indemnes. A l'avant de chacun d'eux un bouquet de fleurs rustiques, singulièrement fané, décoloré par les gaz, déchiqueté par les balles, atteste cette coquetterie qu'eurent les équipages de parer pour la lutte les monstres d'acier qui devaient frayer le chemin à l'infanterie.

Un officier, qui nous guide, échange avec les hommes des paroles amicales, car nulle part la solidarité n'est plus complète qu'entre ces huit combattants, parqués dans un étroit espace et qu'anime une même volonté, dans une même intelligence de l'action. Il nous désigne ceux qui, parmi ces braves, ont eu l'occasion de montrer l'attitude la plus résolue — un mécanicien ayant réparé une panne du char sous le feu de l'ennemi, un canonnier dont la pièce s'était enrayée, qui l'écouvillonna, en sortant avec sang-froid de son tank, des mitrailleurs qui, dans un moment critique, sauvèrent leurs mitrailleuses et les installèrent sur le terrain.

Et voici, comme nous nous arrêtions devant ces chars, redoutables instruments de combats, broyeurs d'obstacles auxquels le courage de ceux qui les montent donne une âme, que



nous apercevons dans l'un d'eux, dont la porte d'un compartiment à outils, au-dessus des roues de devant, est ouverte, quelque chose qui remue, en faisant bouger une petite chaîne.

— C'est Poulot, nous dit en riant un artilleur.

A ce nom, un peu paradoxal pour un animal de son espèce, répond un renardeau apprivoisé, fétiche du tank. Jamais jeune renard

cœur de femme, de ce qui le trouble et le charme douloureusement, ne manque pas de finesse, encore que cette littérature soit un peu factice.

L'erreur est de croire que l'honnêteté chez la femme est une simple question de volonté. La vertu tient à la nature même de l'être, et c'est par là qu'elle est belle, car elle résume tout le devoir envers soi-même.



Le Chagrin sous les vieux toits de Mme Marguerite Henry-Rozier est plus qu'un joli titre. Avec une simplicité émouvante, l'auteur nous décrit les petits drames qui, pendant la guerre, bouleversent la vie des pauvres gens des bourgs et des villages, et cela nous touche infiniment plus que le spectacle des grandes passions savamment évoquées. Le cœur humain est moins complexe qu'on ne le suppose, et il y a une grandeur impressionnante dans ses élans les plus naïfs et les plus purs. Mme Marguerite Henry-Rozier, avec un sens littéraire très sûr, traduit en termes heureux le souci des humbles, des vaincus et des résignés. Ces pages brèves, conçues dans une note bien nuancée, ont infiniment de mérite ; elles révèlent les plus sérieuses qualités d'observation et sont réconfortantes par la clarté d'âme qu'elles apportent au lecteur. J'aime cet art fait de conscience et de tendresse simple, où sous le charme des mots on perçoit un esprit sincère et un cœur qui se donne tout entier.

ROLAND DE MARÈS.



ne fut jeté dans de plus étranges aventures, et rien ne saurait plus le surprendre, en effet. Aussi, pour le moment, mange-t-il philosophiquement une manière de pâtée. Il fut emmené dans la dernière attaque, et il semble qu'il remplit le mieux du monde son office de fétiche, car le char ne présente sur son blindage que des éraflures de projectiles. Les balles explosibles elles-mêmes ne lui ont fait que de petits trous.

Entraîné préalablement par des manœuvres d'exercice, « Poulot », conduit à l'assaut, a vu la bataille, et dans quelles conditions, en plein enfer ! Cette épreuve prodigieuse, faite pour l'affoler, « Poulot » l'a supportée avec quelque émotion, sans doute, mais il l'a supportée, comme si tant de vaillance, dépensée autour de lui, l'avait déterminé à faire bonne contenance.

Quand, l'opération terminée, on s'est occupé de lui, on l'a trouvé un peu agité encore, mais prêt à se remettre promptement de ce voyage à travers les obus. Et ceux-là qui l'avaient adopté lui témoignent désormais une amitié où il y a un brin de leur estime de soldats. Dans la batterie, « Poulot » jouit d'une popularité bien gagnée.

PAUL GINISTY.

Voir aux pages IV et V des Annonces les conditions de faveur consenties aux soldats du front pour l'abonnement au « Journal de l'Université » et aux « Annales » et les Collections de guerre du « Journal de l'Université ».

La Nièce de l'Oncle Sam

ROMAN FRANCO-AMÉRICAIN (1)

VII

— Mademoiselle, c'est un chauffeur.

C'était le surlendemain de la journée du Perray. Une nouvelle existence allait commencer pour Laurence. Hier encore, elle n'était qu'une enfant — terriblement éprouvée — mais une enfant toujours protégée par l'autorité maternelle ; au dehors, la jeune fille souffrait ; mais, de retour au logis, elle déposait le fardeau de ses ennuis : l'administration de leur modeste budget revenait à Mme d'Hersac. Brusquement, sans transition, Laurence connaissait la responsabilité et les soucis d'une direction d'intérieur ; au milieu de sa douleur,



Laurence se mordait les lèvres...

elle devait s'improviser économe et maîtresse de maison comme elle s'improvisait infirmière. Sur le même plan, s'imposait l'obligation de recevoir les fournisseurs, de manipuler les poisons des potions, de faire les comptes domestiques et de veiller la malade en guise de repos nocturne ; exténuée, inexpérimentée, traitée la veille en gamine, l'adolescente se roidissait pour faire face à ses nouveaux devoirs avec la terreur intime d'être inférieure à sa tâche.

C'était à elle qu'on demandait des ordres, à présent. A chaque entrée de la bonne, Laurence se mordait les lèvres pour se contraindre à faire bonne contenance.

Lorsqu'on lui eût annoncé le chauffeur, elle prit dans le secrétaire le porte-monnaie qui contenait toute leur fortune présente et elle régla l'homme qui attendait dans l'antichambre :

— Combien vous dois-je ? demanda Laurence.

— Soixante-huit francs soixante-quinze.

Laurence lui tendit un billet de cent francs en disant :

— Gardez.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 4 août 1918.

Et le chauffeur, qui se retira en remerciant pour le pourboire, ne se doutait guère que, derrière lui, la jeune fille, comptant avec inquiétude ce qui restait dans le porte-monnaie, constatait qu'elle possédait en tout trois cent cinquante francs...

Et la vie devait continuer... Les dépenses journalières... vingt-cinq francs chez le pharmacien, hier soir... l'argent des repas, les gages de la bonne, l'éclairage, le gaz, la blanchisseuse... Soudain impressionnée par la bassesse et les exigences de la vie courante, Laurence gémissait :

— Dire que je n'ai même pas la liberté de ne penser qu'à pleurer !

Comment allait-elle faire, d'ici quelque temps ? Elle ne pouvait continuer son service chez Litynski : cette ressource lui manquerait, au moment où les frais se multipliaient. Et, plus tard, il faudrait payer les visites du médecin qui venait tous les deux jours du Perray à Paris. Elle savait que son docteur était un de ces médecins désintéressés qui oublient d'envoyer leur note d'honoraires aux clients qu'ils savent dans la gêne... Mais raison de plus ! Et Laurence secouait orgueilleusement la tête. La fierté des d'Hersac allait compliquer encore les difficultés de sa situation : ne se fait pas gueux qui veut.

Soudain, Laurence s'aperçut qu'elle omettait, dans ses calculs, le chirurgien américain. Pourquoi ? Jack Warton était revenu une fois, depuis l'avant-veille, et promettait d'autres visites. Lui aussi se dérangeait exceptionnellement pour venir de Neuilly-sur-Marne. Pourquoi Laurence rougissait-elle à l'idée d'agiter les questions d'argent avec celui-là ?

« Ce n'est pas la même chose » : l'argument féminin, qui justifie tout en n'expliquant rien, montait à ses lèvres.

— Je viens prendre des nouvelles de madame votre mère.

Teddy Arnott articulait sa phrase grave avec cet accent nasal qui rendrait une oraison funèbre drôlatique. Et, toujours, Laurence se sentait réconfortée par les visites du petit Américain qui apportait un élément de gaieté dans la demeure lugubre où la jeune fille vivait en recluse, au chevet de sa mère. Avec son petit air décidé, net, propre, bien lavé, bien brossé, et la comique dignité où se guindait son extrême jeunesse, le blond Teddy excitait irrésistiblement le sourire — un sourire très sympathique.

Mais cet après-midi, Laurence était déprimée en face de son hôte.

Il annonça :

— J'ai reçu mon ordre de départ pour T... Je devrais partir demain. J'attendrai encore un jour pour reprendre des nouvelles.

Devant l'indifférence accablée de Laurence, il questionna :

— Elle va plus mal ?

— Non.

Teddy reprit avec intérêt :

— Alors, qu'avez-vous ?... Vous regardez triste.

Laurence esquissa un sourire. Touchée, elle fut encline à se livrer. Candide, — comme toute femme, en face d'un uniforme vert-de-gris, sans galon, sans fantaisie, sans fraîcheur, un peu fatigué aux coutures, — elle ne soupçonnait point la situation sociale de son partenaire. Pour elle, c'était le « soldat américain » ; un soldat n'est jamais riche, aux yeux d'une dame.

Et, toute confiante, Laurence lui conta ses peines comme à un gentil camarade hors d'état de pouvoir l'aider matériellement. Elle conclut :

— J'ai encore de quoi faire marcher la maison une quinzaine de jours... Après, ce sera l'inconnu, l'angoisse du dénuement : vous concevez mon inquiétude !

Et elle eut cet aveu qui trahissait une totale abstraction de soi-même :

— Car, enfin, maman va bien vivre plus de quinze jours, je pense ! Je ne peux pas la laisser manquer, pourtant, je suis forcée d'abandonner mon emploi pour la soigner.

Teddy détourna la tête. Après le temps moral de s'être composé une physionomie, il regarda franchement Laurence en déclarant avec flegme :

— En Amérique, quand un employé doit quitter son patron par cas de force majeure, celui-ci lui continue son traitement pendant un certain temps.

Crédule, Laurence n'objecta rien. Seulement, au bout d'un moment, elle murmura :

— Que l'argent est une nécessité dégradante : il avilit même notre douleur !

Soudain, Teddy partit d'un grand éclat de rire.

— Oh ! Qu'avez-vous ? interrogea Laurence surprise et légèrement choquée.

Teddy la considéra avec des yeux brillants, un peu humides, et répliqua :

— Excusez-moi... Je pensais à cette stupide Bessie et aux idées qu'elle se faisait de la Parisienne du temps de guerre.

Et il prit brusquement congé.

Ce jour-là, les vendeuses de Litynski, — tailleur pour dames exclusivement — eurent la surprise de voir entrer à l'intérieur du magasin un jeune militaire américain qui parut d'ailleurs apprécier en connaisseur les modèles de costumes exposés dans les salons.

Puis, comme les demoiselles se poussaient du coude en contenant leurs rires étouffés, il prit un air rogue pour demander :

— Monsieur Liti-inscki !

Le tailleur s'approcha, intrigué :

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ?

Teddy Arnott débita tout d'un trait, sans se soucier des curieux qui l'écoutaient :

— Monsieur, je viens vous parler de Mlle d'Hersac, parce que je m'intéresse beaucoup à elle, vous savez... Je ne suis pas fâché qu'elle ne soit plus caissière chez vous, mais je regrette qu'elle ait perdu ses émoluments... Il y a moyen d'arranger cela ?

Devant l'hilarité sournoise de son personnel, M. Litynski jugea bon d'insinuer :

— Si nous passions dans mon bureau, monsieur... Nous serons mieux pour causer.

— All right !

Sitôt qu'ils furent installés, le tailleur s'empressa d'affirmer :

— Je ne sais ce que vous pouvez avoir à me dire à ce sujet, d'ailleurs... Laurence a quitté brusquement et volontairement ma maison ; la cause de son départ est trop motivée pour que je lui en veuille... Garantissez-lui, si c'est cela qui l'inquiète, qu'elle retrouvera sa place chez moi dès qu'elle sera disposée à reprendre son emploi.

— Je désire qu'elle continue de toucher ses appointements.

Le tailleur bondit :

— Mais, monsieur, c'est inadmissible !... Pour une absence de quelques jours, je ne dis pas... Ce n'est point le cas ici : la maladie de sa mère peut se prolonger sans qu'on en sache la durée. Je lui verserai intégralement le mois commencé, voilà tout.

Teddy décréta d'un ton calme :

— Vous ne comprenez pas. Ce n'est pas de la payer que je vous demande, c'est de la laisser croyant que vous la payez.

Commençant à saisir son rôle d'intermédiaire, M. Litynski ébaucha un sourire gouailleur ; tandis que Teddy, griffonnant sur un coin de table, poursuivait :

— Je vous signe un chèque de cent dollars sur Morgan, à Paris... Et dans deux mois, je recommencerai. En échange, vous allez écrire ceci à Mlle Laurence...

Et le jeune homme dicta gravement :

« Mademoiselle,

« En considération des bons services que
» vous avez rendus à ma maison, j'ai l'hon-
» neur de vous informer que je continuerai à
» vous servir vos appointements habituels
» de deux cents francs par mois pendant
» toute la durée de la maladie de madame
» votre mère.

» Acceptez-les comme une avance sur votre
» traitement, dont vous me rembourserez plus
» tard en acomptes à votre convenance.

» Et veuillez agréer, mademoiselle, etc... »

Le tailleur qui avait transcrit docilement ces phrases, murmura avec une gaieté secrète :

— Je voudrais voir la tête d'un de mes employés s'il lisait cela !

Puis, examinant le chèque remis par Teddy, il remarqua :

— Cent dollars pour deux mois... mais, cent dollars font cinq cents francs... vous me donnez cent francs de trop, monsieur.

— Oh !... C'est votre pourboire, répliqua majestueusement le petit Américain.

Estomaqué, le tailleur leva les yeux sur Teddy Arnott : à la vue de cette figure juvénile, pleine d'assurance ingénue, il ne put garder son sérieux... Sans se formaliser, il se contenta d'observer ironiquement :



Après avoir tâté le grain d'une étoffe...

— Si je ne consens pas à rétribuer quelqu'un sans recevoir ses services, en revanche je ne consens pas plus à faire rétribuer les miens.

Puis, comme il raccompagnait le jeune homme à travers le magasin, il ajouta sur le même ton moqueur :

— Est-ce que vous désirez jeter un coup d'œil sur nos modèles... Voici le costume « tonneau », la dernière nouveauté...

Teddy Arnott, imperturbable, répliqua d'un air renseigné :

— Oh ! La robe « tonneau » tombera vite dans la confection... Je préfère la jupe plissée beaucoup moins banale, beaucoup plus chic !

Et après avoir tâté le grain d'une étoffe d'une main experte, il salua légèrement le tailleur et sortit du magasin.

Sur le pas de la porte, M. Litynski, amusé et abasourdi par cette visite singulière, suivit des yeux le petit Américain qui s'éloignait rapidement dans la direction de la Madeleine ; puis, il murmura avec un sourire indulgent :

— Eh, eh !... Ils débutent jeunes, les Sammies !

VIII

Il ne faudrait pas croire, parce qu'il venait sans y songer d'exercer l'une des trois vertus théologales, que Teddy Arnott fût un saint. Il possédait simplement cet égoïsme exquis des gens heureux qui éprouvent un malaise à voir souffrir autour d'eux : quelques-uns se contentent, pour dissiper ce malaise, de s'éloigner du malheur voisin ; d'autres lui tendent la main. Teddy était doué de cette forme d'égoïsme qui tend la main.

Il agissait ainsi par satisfaction personnelle, pratiquant le bien sans souci de le faire — ce qui est, en somme, la définition de la véritable charité. Considérant son acte comme une sorte de plaisanterie, de niche, — une *great* surprise, — sa première pensée après l'avoir accompli fut d'en savourer le résultat ; et, le lendemain, il se présenta chez Mlle d'Hersac en songeant : « Elle doit être aussi étonnée que joyeuse... Je vais m'amuser beaucoup. »

Il trouva Laurence en larmes.

Dans ces périodes critiques, une épreuve chasse l'autre. Hier, angoissée par des ennuis d'argent, la jeune fille oubliait tout aujourd'hui, même l'inconcevable générosité de M. Litynski, car une nouvelle inquiétude la torturait.

Dès qu'elle vit Teddy, sans parler, elle lui tendit un chiffon de papier quadrillé.

Le jeune homme lut à demi-voix :

« Aux Armées, 4 septembre 1917.

« Ma chère maman,

« Enfin, voilà mon tour de permission
» arrivé. J'ai déjà ma « perme » toute
» prête et n'attends que le prochain départ
» de train pour filer sur Paris, car il y a eu
» contre-temps et ce sera sans doute d'ici
» trois jours. Je suis fou de joie à l'idée de
» vous revoir toutes deux. Je suis sûr que tu
» continues à te tourmenter à mon sujet et
» de te faire des idées noires, puisque c'est
» toujours Laurence qui m'écrit pour toi. Du
» moment que tu n'écris pas, c'est que tu es
» déprimée et que tu crains de me le laisser
» voir, vilaine mère ! Puisque je te dis que
» j'ai une mine épatante et que le grand
» air me fait du bien : je vais me dépêcher
» de venir te montrer mes joues hâlées et
» rebondies pour te remonter le moral ; et
» gare à toi, si je te trouve encore cette
» figure pâlotte que tu avais il y a quatre
» mois.

» Je vous embrasse bien fort toutes les
» deux, mes chéries, et à bientôt !

» FRANÇOIS. »

— Le cher garçon ! murmura Teddy en rendant la lettre à Laurence.

La jeune fille expliqua :

— Je lui avais tout caché. Il adore maman. S'il la savait perdue, il serait capable de se faire tuer de désespoir. La vie farouche qu'il mène depuis trois ans est si terrible, par moments : c'est notre pensée seule qui le soutenait. Le mois dernier, il m'écrivait : « *Ma consolation, c'est de vous savoir tranquilles ; vous êtes en sécurité toutes les deux : je reprends courage à me battre pour cela...* »

Laurence ajouta d'une voix pénétrée :

— Après de telles phrases, pouvais-je lui avouer la vérité ? Je lui ai tout dissimulé ; et, à présent, je suis tremblante à l'idée qu'il va tout apprendre d'un coup, brutalement, en arrivant ici... Comment le prévenir ? Lui télégraphier ? Quoi ?... « *Ne viens pas.* » Il serait affolé d'inquiétude. Et puis, maman, avec la divination des malades, a senti que François va revenir. Elle souhaite sa présence, elle l'appelle... Avec ses pauvres doigts, elle me fait signe : un, deux, trois, quatre... Les quatre mois écoulés qui ramènent son tour de congé... A travers son mal, elle l'a calculé. Je suis prise dans l'étau de mes deux affections : en laissant venir François, je brise le cœur de mon pauvre frère ; mais si je l'en empêche — et par quel moyen inconnu ? — quelle déception pour ma malade... Conseillez-moi, monsieur Teddy.

A cette demande, tout autre que le petit Américain eût fait un geste d'impuissance. Mais Teddy Arnott ignorait la difficulté. Il médita quelques instants ; puis, d'un air résolu :

— Il faut qu'on avertisse votre frère de la situation, avant son arrivée... Pas de télégramme : c'est trop cruellement bref, une dépêche.

— Mais François écrit qu'il part dans trois jours... Sa lettre est datée du 4. Nous sommes le 6. C'est donc demain. Il est impossible de le prévenir avant son départ.

Teddy déclara nettement :

— J'irai, moi.

Il développa :

— J'ai précisément mon sauf-conduit pour T... où je dois rejoindre l'armée de mon oncle. Je m'en vais ce soir ; je me présente à M. d'Hersac ; je lui apprends doucement les tristes choses, de votre part.

— Mais vous n'arriverez jamais à temps, même en auto...

— Je ne compte pas aller en auto.

— Les trains sont si lents, le trajet si long...

— Je ne compte pas aller par le train.

— Mais alors, comment ?

— En avion.

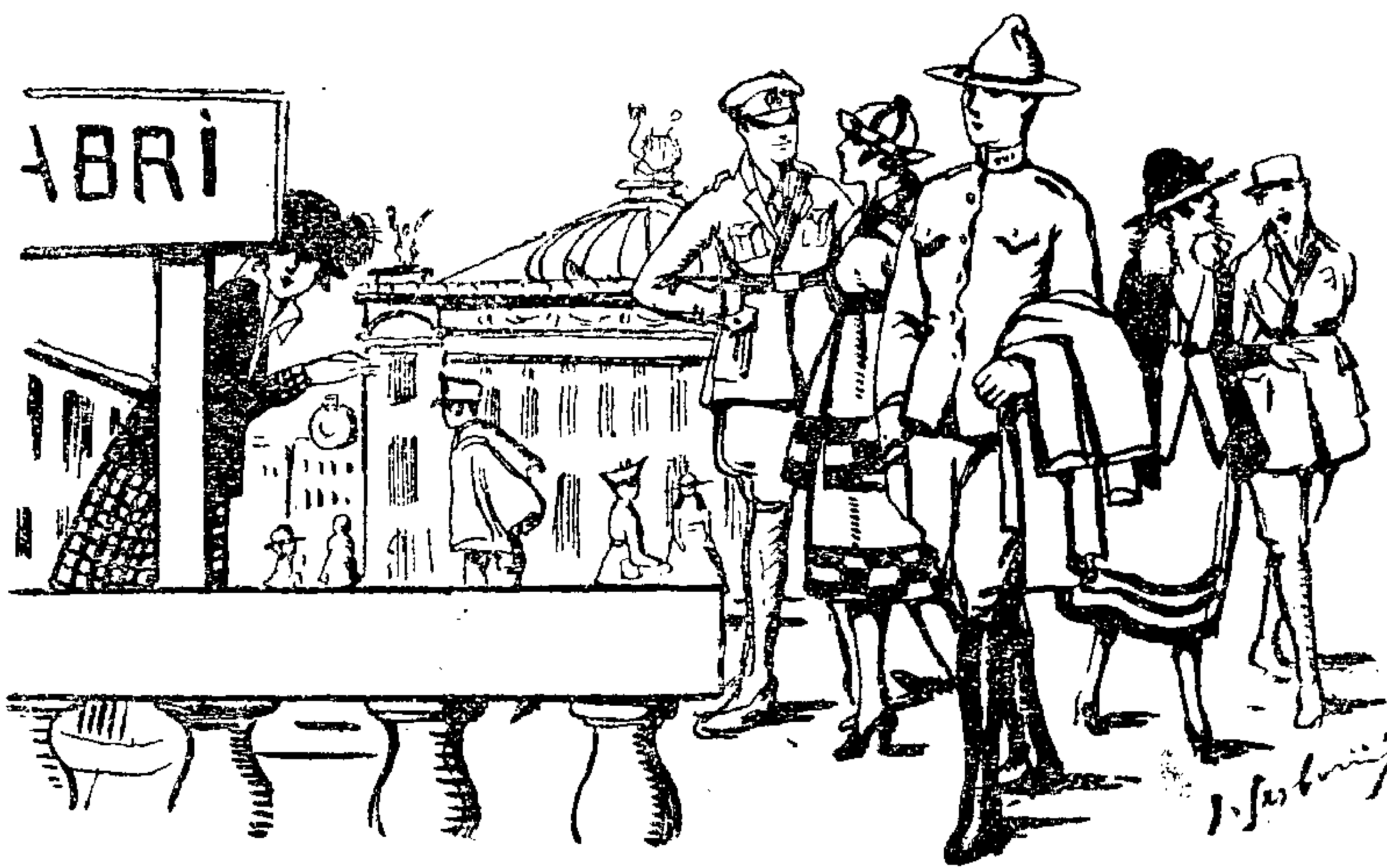
Laurence, bouche bée, le regardait sans comprendre. Elle balbutia :

— Vous perdez l'esprit... Vous iriez... en avion ?

Teddy découvrit ses trente-deux dents pour riposter gaiement, hardiment :

— Eh bien, oui : en avion... Chose très simple... J'ai un ami aviateur à B... aux environs de Paris. Il fait partie de l'escadrille du camp retranché. Les nuits de raids, ces messieurs partent en reconnaissance, à droite et à gauche, un peu à l'aventure... Ils en profitent quelquefois pour s'égarer volontairement, tantôt par goût du risque, par témérité, tantôt par intérêt amoureux pour se rapprocher d'un endroit où ils ont quelque amie... Ils sont excusables : les plus âgés ont quelquefois vingt-cinq ans ; ce sont les vieux, ceux-là... le plus souvent, ils ne sont pas majeurs. Alors, voici mon plan : je vais trouver mon ami, je lui expose la situation. Ce soir, il y a des étoiles ; la nuit sera belle et calme, sans vent ; un vrai temps de zeppelins : je serais bien étonné, si l'on ne signalait point une tentative d'incursion. Mon ami me prend dans son appareil. Nous partons. Une fois dans les airs, on est libre comme l'oiseau. Mon ami vole trop loin, va jusqu'aux lignes ennemies, aperçoit un Fritz, lui fait la chasse, et vient par extraordinaire atterrir à T... où il explique de cette façon sa fausse mésaventure. Moi, ma présence à T... se trouve justifiée par l'ordre de rallier le camp américain. Je n'ai plus qu'à rechercher l'aspirant d'Hersac. Qu'en dites-vous ?

Laurence regardait le jeune homme avec une sorte d'extase. Elle s'exclama naïvement :



Teddy, amusé, promenait sa froide curiosité...

— Je dis... Que je serais heureuse d'entendre les sirènes d'alarme, ce soir !

Teddy ajouta, avec embarras :

— Je vous demande seulement, miss Laurence, de laisser ignorer cela au colonel Warton... Pour lui, je serai allé simplement rejoindre mon corps. Il estime toujours que je tente de folles entreprises et ses remontrances me contrarient.

— Soyez assuré de ma discrétion.

A cet instant, la bonne frappa à la porte.

— Ah ! c'est l'heure de *sa* piqûre, murmura Laurence.

Son visage prit cette grave expression qui l'embrumait de tristesse lorsqu'elle parlait de sa mère. Elle se leva. Teddy, affectueusement, l'accompagna jusqu'à la chambre de la malade et resta, invisible, sur le seuil de la porte. Il regarda Laurence s'approcher du lit, s'agenouiller doucement et parler à la mourante comme on parle à un petit enfant. La jeune fille prenait sur la table de nuit une ampoule dont elle limait l'extrémité, puis aspirait le contenu à l'aide de la seringue. Avec des précautions douloureuses et tendres, elle pinçait la pauvre chair tuméfiée entre le pouce et l'index, saisissait, de l'autre main, la seringue et plantait l'aiguille sous la peau, d'un coup sec : le jet de liquide s'enfonçait, gonflant l'épiderme d'une cloque blanche.

— Là ! murmurait Laurence. Ma petite mère chérie va se sentir soulagée... tu verras... tu vas déjà mieux qu'hier.

Cette joie feinte avec laquelle on veut leurrer les malades est navrante. Teddy entendit la faible voix de Mme d'Hersac gémir doucement :

— Ma petite fille... ma petite fille : François ?

— Oui, maman chérie... C'est l'époque de sa permission de dix jours... Il m'a écrit : il arrive dans trois jours.

— Trois jours...

Et la faible voix imperceptible reprenait :

— C'est si long, trois jours... tu comprends, je suis heureuse de t'avoir là, ma bonne petite fille... mais je voudrais bien aussi ne pas mourir sans avoir revu mon petit François.

— Oh ! maman...

Laurence, la gorge étranglée de sanglots refoulés, enfouissait son visage dans les cheveux dénoués de la malade et baisait avec emportement cette masse de boucles grises.

Teddy se retira lentement ; et, en descendant l'escalier, il ricanait à demi-voix :

— Bessie, Bessie... extravagante Bessie, les voilà les Françaises corrompues et coquettes qui ne songent qu'aux flirts guerriers sans souci du foyer en deuil !

IX

(L'auteur de ce livre — en parti vécu — s'excuse auprès de ses lecteurs d'être forcé d'introduire une parenthèse autobiographique au début de ce chapitre pour l'utilité des pages qu'on va lire. L'intervention de l'écrivain au milieu de son récit a quelque chose d'irritant et d'outrecuidant ; cette intrusion rompt le charme de la fable ; l'exemple d'illustres prédécesseurs peut seul atténuer nos scrupules ; ce procédé fut employé jusqu'à l'abus par Victor Hugo et Willy pour ne citer que ces deux noms célèbres.

L'invraisemblable véracité de ce chapitre excitera l'incrédulité du lecteur. L'auteur tient donc à en certifier l'authenticité, ayant personnellement effectué, dans des circonstances analogues, la randonnée aérienne de Teddy Arnott.

Cela dit, fermons la parenthèse.)

Teddy se mit donc en quête de son ami l'aviateur. Il commença par diriger ses recherches vers les parages du café de la Paix : c'était le lieu de prédilection où son ami se fût sûrement trouvé, en cas de présence à Paris. Le jeune Américain éprouvait d'ailleurs un plaisir tout particulier — signe révélateur de sa race — à promener ses regards limpides sur le spectacle déshonnête que pouvait présenter l'intérieur d'un établissement des boulevards. Sa physionomie sereine reflétait une certaine satisfaction à la vue des uniformes bariolés dont les couleurs se mariaient aux teintes similaires des robes à la mode qu'arboraient les petites femmes aux rires aigus. Dans cette atmosphère surchauffée de parfums violents mêlés aux relents d'alcools, Teddy, amusé, promenait sa froide curiosité qu'aucun émoi n'excitait au contact de ces sensualités vulgaires. Il constatait avec impartialité que ce Paris-là répondait plus exactement aux imaginations de miss Bessie Arnott que l'intérieur de la famille d'Hersac. Et il souriait, enchanté de se sentir un peu choqué.

N'ayant point découvert ce qu'il cherchait, il sortit du café et prit, derrière la place de l'Opéra, le tramway de banlieue qui le conduirait directement à B...

Durant le trajet — une heure et demie pour traverser les faubourgs populeux, les for-

ifications, les mornes campagnes encore plus mornes sous le ciel nocturne — Teddy médita l'allocution persuasive qui devait emporter le consentement de l'aviateur.

A B..., gare régulatrice, agglomération de troupes de tous genres, la présence du jeune Américain passa inaperçue parmi les autres Sammies, les Tommies, les chasseurs à pied et les zouaves qui fraternisaient bruyamment à la porte des estaminets ouverts à chaque coin de rue. Teddy se faufila dans l'ombre, cherchant son chemin. Son ami logeait dans une des bicoques pompeusement baptisées villas, voisines du champ d'aviation.

L'aviateur, qui avait le grade de sous-lieutenant, bénéficiait d'un pavillon — trois pièces exiguës — pour son usage exclusif. Teddy eut donc la chance de le trouver seul, fumant sa pipe en lisant les *Bucoliques*, dans le texte : c'était, comme nombre de ses camarades, un héros poète et lettré.

Lorsque le jeune Arnott l'eût mis au courant des circonstances qui déterminaient sa démarche, il répliqua sans objection :

— Ça tombe bien. Je dois conduire justement cette nuit un nouvel appareil au G. Q. G. et l'essayer au petit jour. Je vous prends comme passager.

Les deux amis, ayant convenu de leur projet, se rendirent à C... dans l'automobile de l'aviateur.

Teddy Arnott, subissant malgré lui l'influence démoralisante de l'obscurité, devint mélancolique dans cette nuit froide de septembre. Son attraction sentimentale vers Laurence d'Hersac l'identifiait à l'état d'esprit de la jeune fille et c'est avec une affliction fraternelle qu'il se disposait à accomplir sa mission téméraire.

Mais à l'aube, sa tristesse se dissipa, divertie par les préparatifs de départ.

Dans la plaine grise où le soleil levant répandait une lueur jaunâtre, des ombres d'hommes s'agitaient autour de l'appareil ; et, de loin, Teddy les compara à des fourmis grouillant autour d'un cadavre de sauterelle.

Le nouvel avion était un biplan à double hélice appelé à faire merveille dans les expériences de vol plané ; les compétents discutaient de sa construction à grand renfort de termes techniques.

Le pilote s'avança gaiement, suivi de Teddy Arnott qui avait changé son feutre contre le bonnet fourré et endossé la casaque de cuir. Malgré la coiffure qui lui couvrait les oreilles, l'assourdissant à moitié, et le vêtement engonçant qui l'étouffait, le jeune homme frissonnait sous la fraîcheur matinale et ressentait ce léger mal de cœur qui nous indispose au grand air après une nuit blanche.

Une sensation pénible d'isolement l'affecta brusquement ; il allait tenter sa première ascension au milieu de l'indifférence générale. Ceux qui s'intéressaient à son sort — son père, son oncle, ou Warton — ignoraient son entreprise. L'unique créature qui se préoccupât de lui à cet instant était une jeune fille prostrée au pied d'un lit de douleur. Mais aucun des êtres présents ne lui apportait le réconfort d'une assistance : son ami l'aviateur, insouciant de sa propre vie et âgé lui-même de vingt ans, ne songeait à s'apitoyer ni sur le danger qu'allait courir son passager, ni sur sa jeunesse ; au contraire, il avait la conviction de lui rendre service en exauçant son désir.

Et l'intrépide Teddy cachait un secret qui rendait excusable sa faiblesse passagère.

(A suivre.) **JEANNE MARAIS.**

(Illustrations de Suz. Sesboué).

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc. nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi, 16 août 1918

La Bourse de Paris

La Bourse est fermée du 15 au 18 août inclus, en raison des fêtes de l'Assomption. Mais, à la proximité de ce « pont », elle n'a rien perdu de l'animation des précédentes semaines. Les achats ont même pris plus de volume et les valeurs récemment introduites vont fournir un nouvel aliment à l'activité du marché.

On continue à monter dans les divers compartiments de la Cote : on va de l'avant comme les armées alliées.

Nos **Fonds Nationaux** tiennent la tête du mouvement et notamment la **Rente 4 0/0** qui progresse de 70 fr. 65 à 71 fr. 10 : ceci concorde avec les prévisions émises ici même.

Les **Fonds Russes** clôturent en bonnes dispositions sur les diverses nouvelles de Russie interprétées dans un sens favorable et sur la constitution de la « Commission Générale de protection des intérêts français en Russie », dont le siège est 5, rue Gaillon, et dont nous aurons à reparler

Les **Chemins de fer** et les **Valeurs Métallurgiques** sont particulièrement favorisés par la hausse, et plus spécialement les **Etablissements de Crédit** : **Crédit Foncier** à 805 francs, **Banque de Paris** à 1,175 francs, **Crédit Mobilier Français** à 460 francs, **Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie** à 555 francs.

On a noté de nombreuses demandes sur les obligations 5 o/o **Port de Bahia-Blanca**, en reprise à 240 francs; on s'attend à ce que la Compagnie mette en exploitation dans le courant de septembre les 300 mètres de quai qu'elle vient d'achever sur les 1000 mètres de la première section, suivant les prévisions données à la dernière assemblée générale.

Société Générale

Les actions de la Société Générale ont vivement accentué de 568 fr. à 590 fr. les progrès sensibles que nous enregistrions vendredi dernier.

Si l'on veut bien se reporter à ce que nous disions de la valeur dans notre Revue du 28 juin dernier, on verra pourquoi nous avions émis, à cette époque, l'opinion dont plusieurs de nos lecteurs ont certainement dû tenir compte. Le Bilan qui vient d'être publié justifie pleinement nos appréciations.

Le Bilan au 30 juin, en effet, fait apparaître aux comptes de chèques une augmentation de plus de 22 millions et une autre de 40 1/2 millions aux comptes créditeurs. Il est rentré, d'autre part, plus de 3 millions sur les coupons à encaisser, 5 1/2 millions sur les avances sur garanties et 6 1/2 millions environ sur les comptes courants débiteurs. C'est donc un ensemble de ressources nouvelles ou des rentrées de 77 millions; l'Etablissement en a employé 74 1/2 millions, dont 74 millions en Portefeuille-Effets et Bons de la Défense Nationale. La différence est allée grossir l'encaisse, qui s'est accrue de 2 1/2 millions.

Le développement des affaires de la Société Générale continue donc à suivre une progression que la faveur publique ne fera, sans doute, qu'accroître encore.

Compagnie Générale de Constructions Navales

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre précédente Revue, les actions et les obligations 6 % net de cette Compagnie ont été introduites lundi à la Cote Officielle de la Bourse de Paris et se sont inscrites dès le début aux cours respectifs de 570 francs et de 515 francs. Dès la première heure, les demandes ont été si nombreuses qu'elles n'ont pu être entièrement servies.

C'est donc un très grand succès, succès que nous avions, d'ailleurs, pu faire prévoir à nos lecteurs au début de février 1918, au moment de la constitution de la Société.

La reconstitution de notre marine marchande est, en effet, au premier rang des préoccupations de l'après-guerre ; tout le monde a compris qu'il fallait doter, dès maintenant la France d'un outil économique qui lui permette de prendre sa part, avec avantage, dans les futures compétitions mondiales.

Notre flotte marchande, déjà insuffisante avant la guerre, l'est devenue davantage par suite d'un surmenage intensif et des pertes qu'elle a subies. Il importe de combler ses vides. Les pouvoirs publics s'en sont émus et le programme dont s'occupe actuellement le Parlement, est un premier pas vers la résurrection de notre flotte de commerce.

Les chantiers navals existant sont insuffisants pour mener à bien cette grande œuvre. La Compagnie Générale de Constructions Navales vient donc bien à son heure pour prendre sa part à ce programme de rénovation économique.

Son opportune initiative est assurée d'obtenir de fructueux résultats, étant données les conditions d'outillage, de situation et de direction qu'elle présente.

Ses Chantiers sont en voie d'installation sur les bords de la Loire, à Couëron, à 13 kilomètres en aval de Nantes, sur un vaste terrain contigu aux Etablissements Carnaud de la Basse-Indre, avec lesquels le Chantier maritime sera relié ainsi qu'avec les Chemins de fer de l'Etat. Ce chantier, dont l'étude a été très approfondie, réunira les progrès les plus récents de la technique et sera doté d'un outillage comportant les derniers perfectionnements.

D'autre part, sa situation près d'un grand centre maritime et industriel, la possibilité de recruter une main-d'œuvre régionale abondante et le fait que le prix des navires restera longtemps élevé constituent, outre son puissant patronage, d'importants éléments de succès pour sa Compagnie.

Rappelons que les grandes firmes industrielles qui ont procédé à sa création, sont la **Société des Constructions des Batignolles**, les **Etablissements J.-J. Carnaud et Forges de Basse-Indre**, **Montbard-Aulnoye**, **Pontgibaud**, les **Fonderies et Ateliers de la Courneuve** et les **Chargeurs de l'Ouest**.

Les actions introduites, comme nous l'avons dit plus haut, à 570 francs, ont été demandées jusqu'à 592 francs.

Les actions de la **Compagnie Générale de Constructions Navales** que, par abréviation, la Bourse appelle dès à présent « **Navales-Batignolles** », ont été, on le voit, très recherchées depuis leur introduction, ainsi que les obligations 6 o/o qui ont progressé également à 520 francs, à la veille de détacher son coupon semestriel.

Typographie Dubois et Bauer, 34, rue Laffitte, Paris.
Imprimerie Ch. Bernard, 27, rue des Cloys, Paris.

Le Gérant: VINSONAU